5e ANNÉE - N° 177 Le N° 0$50 JEUDI 20 JANVIER 1944

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



NUMERO SPECIAL DU TẾT

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

5e Année-No 177 — 20 Janvier 1944

Édité par
l'ASSOCIATION ALEXANDRE - DE - RHODES
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc. doivent être adressés à la Revue "INDOCHINE"
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :
Un an : **25 $ 00**, 6 mois : **15 $ 00**

Etranger :
Un an : **35 $ 00**, 6 mois : **20 $ 00**
Le numéro : **0 $ 50**

SOMMAIRE

L'année du Bélier est morte, vive l'année du Singe !

Le Têt à travers les récits des voyageurs et missionnaires européens (XVIIe *et* XVIIIe *siècles*).

Bonheur et Longévité.

Le Têt et le culte des Ancêtres.

Jour de l'An annamite, par NGUYÊN-VAN-VINH (*Année du Singe 1932*).

Sentences parallèles.

En marge du Têt. — Pages oubliées, par L. S.

Abonnements : *Les abonnements partent du 1er de chaque mois.*

Changements d'adresse : *Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 $ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.*

Règlements : *Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.*

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



L'ANNÉE DU BÉLIER EST MORTE VIVE L'ANNÉE DU SINGE !

Le BÉLIER : *« Bonne chance, cher collègue, et à vous revoir dans douze ans. Au fait, n'oubliez pas qu'avec le changement d'horaire, vous devez prendre le service une heure plus tôt ! »*

L'OPTIMISME de ce titre ne semble pas partagé par les rares représentants de la race annamite que l'on rencontre encore à Hanoi. C'est ainsi que M. Parfaite Sérénité à qui je souhaitais ces jours-ci dix mille bonheurs pour l'an neuf, me regarda tristement, accommoda à l'infini, hocha tristement du turban et me répondit simplement : « Le singe ». Puis, après un long soupir, il ajouta : « Trạng-Trình ». Et s'en fut.

Je le crus légèrement dérangé.

A la réflexion, je compris. Eh oui, l'année nouvelle est marquée du signe du Singe ! Or le singe est un animal peu estimé des Annamites : on lui prête un caractère malfaisant, des mœurs deshonnêtes et ses grimaces inquiètent, à telle enseigne que son nom est employé couramment dans la conversation dans un sens peu flatteur pour l'interlocuteur (khỉ ơi là khỉ). En outre, Trạng-Trình, le Nostradamus annamite, a dit en 1562 : « La guenon console son petit et pleure ». Alors vous comprenez : il n'en faut pas plus pour voir l'avenir en noir. J'ajouterai, pour être honnête, que ces fameuses circonstances, qui s'obstinent à être « actuelles », y sont également pour quelque chose.

Nous ne sommes pas superstitieux à l'Association Alexandre-de-Rhodes. Mais nous sommes unanimistes. Nous n'avons donc pas manqué d'être quelque peu gagnés par l'ambiance. Mạnh-Quỳnh lui-même ne dessinait plus que des personnages sinistres qui semblaient « avoir têté le maigre lait d'une nourrice pessimiste ». Mais comme, soit dit sans modestie, nous avons « le jugement assez droit avec l'esprit le plus simple » (et c'est pour cela qu'on nous appelle candides), nous avons décidé de mettre au clair les raisons de cette « langueur qui pénétrait nos cœurs ».

Nous avons été contempler longuement le singe du Jardin Botanique ; nous avons envoyé de fidèles collaborateurs interviouver tous les devins de la place. Nous avons même pris soin de consulter tous les lecteurs anonymes qui s'obstinent, à tous les échelons de notre système de distribution, à se considérer comme abonnés gratuits.

Eh bien, nous vous le disons en toute franchise, il n'y a aucune raison d'être moroses. Il y a même toute raison d'être gais ; et ce pour les motifs suivants :

A bien le considérer, le singe nous apparaît jouir, comme les bâtons de chaise, d'une réputation bien imméritée. Je ne sais pas ce qu'il a fait, il y a plusieurs milliers d'années, aux Chinois, mais en vérité c'est un animal plutôt sympathique : il est intelligent, folâtre, gai, peu conformiste (est-ce un défaut ?) et, s'il ricane en regardant tous les badauds qui viennent le considérer à travers ses barreaux, n'est-ce pas qu'il a le sens de l'humour ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quant à Trạng-Trình, nos collaborateurs fidèles nous ont rapporté 173 prédictions (sấm), toutes différentes les unes des autres mais toutes marquées, naturellement, au coin de la plus pure authenticité. Le dépouillement a permis de constater que 98 prétendent que tout ira bien et 75 que tout ira mal.

Enfin nous croyons à la force de contagion du rire. Non parce que « c'est le propre de l'homme », non parce que « c'est la dernière ressource de l'homme libre », non parce que « c'est bon pour la santé », mais pour raisonner comme Lý Toét, parce que le rire produit la joie, qui est la marque de l'optimisme.

En bref, le singe est un humoriste, les devins sont des farceurs et la gaîté est le signe de l'optimisme.

C'est pourquoi nous avons décidé d'« étrenner notre pinceau » (khai bút) par les modestes plaisanteries que voicy :

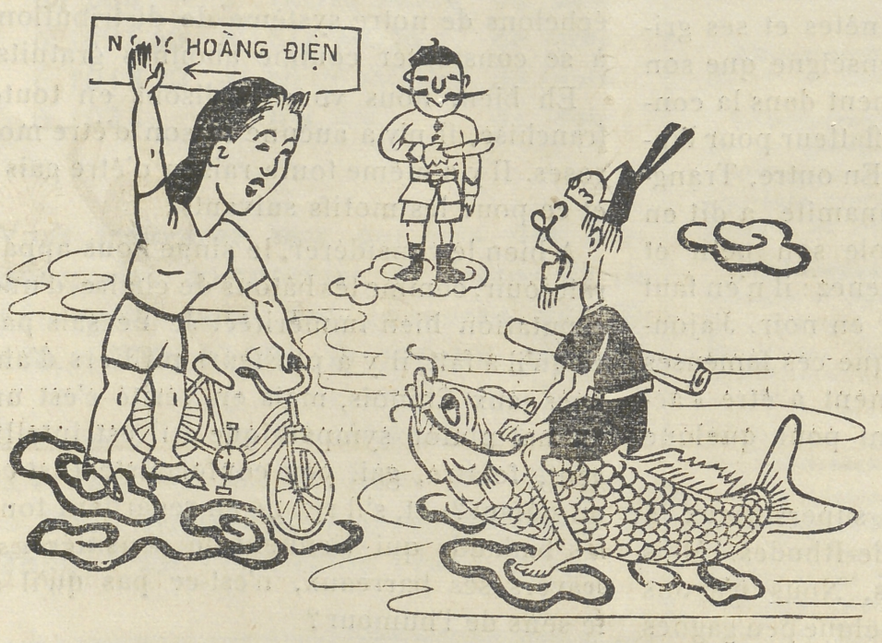
Les étonnements du Génie du Foyer (1)

Or donc, dès le début de janvier, le pays d'Annam a fait ses préparatifs pour fêter dignement le Tết. On a astiqué les maisons, sorti les habits de fête, fait les emplettes coutumières, dans la mesure où le rationnement le permet, planté le Cây Nêu (la perche du Nouvel An), acheté fleurs et friandises. Et le 23e jour du 12e mois, on a offert au Táo-Quân, ou génie du foyer, les présents d'usage, carpe, bonnets et robes en papier, pour lui permettre d'aller faire son rapport à l'Empereur de Jade.

Mais le malheureux génie, victime de la crise du papier, ne se voit doté que d'une misérable petite robe trop courte, sans pantalon, ni botte.



« Ainsi accoutré, dit-il, je vais avoir belle allure à la Cour du Seigneur de Jade. »



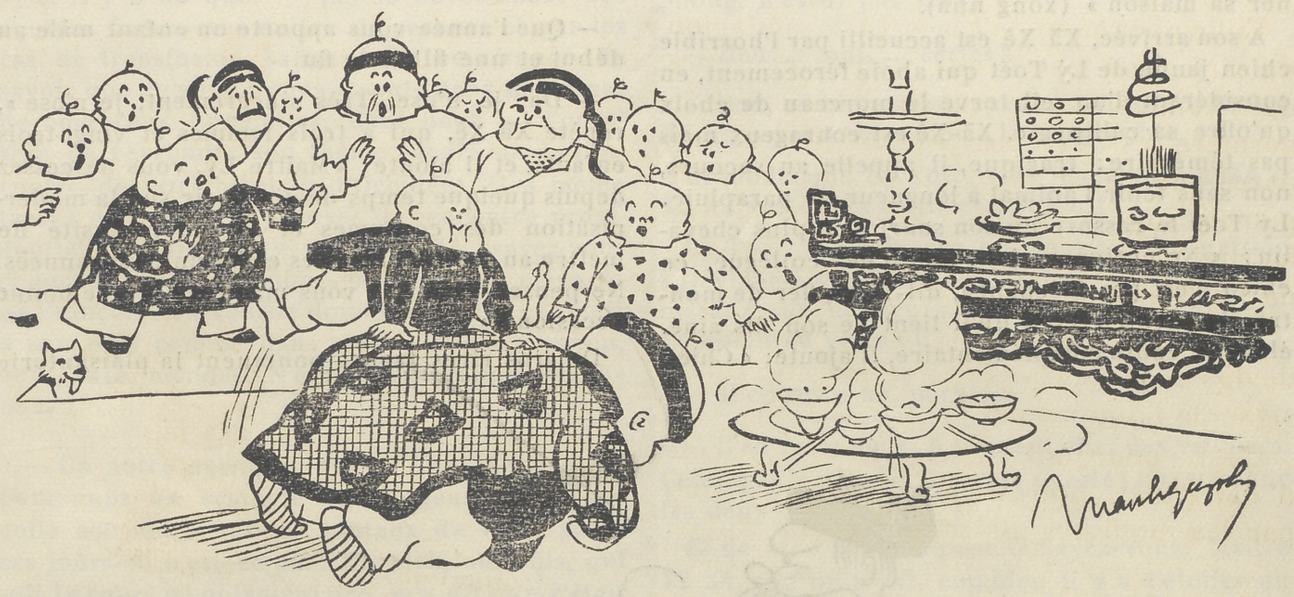
Mais le spectacle qui lui est offert à son arrivée le rassure ; sa petite tenue ne saurait, en effet, choquer dans ces sphères élevées où l'action du Commissariat Général aux Sports n'a pas manqué de se faire sentir.

(1) Nous ne reviendrons pas sur les rites et coutumes du Tết. Nous les avons longuement décrits dans nos numéros des années précédentes. Nos lecteurs voudront bien s'y reporter. Les développements qui suivent ne sont que des variations sur un thème connu.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les rites chez notre ami Xã Xệ.

Quant à notre ami Xã Xệ, il va également de surprise en surprise. Voici deux scènes que Mạnh-Quỳnh a croquées dans sa demeure au matin du Tết.



Son petit dernier est aussi sportif qu'irrespectueux. Il a une passion pour le saute-mouton.



Quant à ses vingt-trois enfants, ils ont décidé d'un commun accord de moderniser les rites : voici comment, le matin du Tết, ils présentent leurs vœux au chef respecté de la famille. Le Commissariat Général aux Sports est encore passé par là !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Repas et Conversations.

Les rites sont accomplis. Comme chaque année, Maîtres Lý Toét et Xã Xệ se réunissent pour « manger le Tết » et festoyer gaiement de compagnie. Lý Toét a invité son ami à « étrenner sa maison » (xông nhà).

A son arrivée, Xã Xệ est accueilli par l'horrible chien jaune de Lý Toét qui aboie férocement, en considérant d'un œil torve le morceau de choix qu'offre sa callipygie. Xã-Xệ est courageux mais pas téméraire : tragique, il appelle au secours, non sans tenir l'animal à longueur de parapluie. Lý Toét le rassure de son sourire le plus chevalin : « Ne craignez rien, mon cher collègue, ce chien n'est pas méchant », dit-il, et, fier de montrer le savoir récent qu'il tient de son fils aîné, élève au cours complémentaire, il ajoute : « Chien qui aboie ne mord pas, cher ami, comme disent les Messieurs de l'Occident ».

« Souffrez que je me tienne sur mes gardes, maître Lý, votre chien est annamite et ne connaît sans doute pas le proverbe », répond Xã Xệ, non sans finesse.

Et il entre avec prudence.

Ce ne sont que courbettes et congratulations.

« Que l'année nouvelle vous apporte dix mille bonheurs.

— Dạ je n'ose vous entendre (không dám).

— Qu'elle vous dispense abondance et prospérité.

— Dạ, je n'ose.

— Puissiez-vous connaître les cinq bonheurs.

— Dạ, je n'ose.

— Que l'année vous apporte un enfant mâle au début et une fille à la fin.

— Dạ, je n'ose. Très sincèrement, je n'ose », répète Xã Xệ, qui a trois femmes et vingt-trois enfants, et il ajoute : « Maître Lý, vous ne cessez depuis quelque temps de discourir sur la modernisation des coutumes et sur la nécessité de mettre au rancart les rites et formules surannées. Ne pensez-vous que vous manquez là une bonne occasion ? »

De gros rires francs ponctuent la plaisanterie



L'atmosphère est créée et, c'est gaiement qu'ils attaquent les premiers morceaux.

Lý Toét égalise ses baguettes (so đũa) et, sans plus de façon, extirpe du plateau le meilleur morceau de poulet.

Xã Xệ, qui se le réservait, est offusqué de ce qu'il appelle un manque de savoir-vivre.

« Vraiment, Maître Lý, vous oubliez les usages de notre politesse traditionnelle, dit-il, pincé, en saisissant une misérable cuisse.

— Vraiment ? et qu'auriez-vous fait, à ma place ? demande Lý Toét.

— J'aurais, poliment, comme il se doit, choisi le moins bon morceau.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Eh bien, vous l'avez, retorque Lý Toét ; pourquoi ne pas simplifier ces rites surannés ? »

Et de rire joyeusement. Quelques petites tasses d'alcool de Văn-Điển viennent mettre l'atmosphère tout à fait au point.

Lý Toét, volubile, raconte son dernier voyage à Hanoi. Il a été extraordinairement impressionné — et il y a de quoi — par le dévouement des équipes franco-annamites de secours et par les cas de transfusion sanguine. Il est frappé de savoir que du sang français coule dans les veines de nombreux Annamites. C'est pour lui l'occasion de reprendre son thème favori sur la rencontre de l'Orient et de l'Occident. Il a même trouvé de nouvelles preuves de rencontre providentielle. « Ainsi, dit-il à Xã Xệ, savez-vous comment on dit sà-phòng, ô-tô, cà-phê, măng-đa en Français ? Je vous le donne en mille : ça se dit à peu près comme dans notre langue : savon, auto, café, mandat. N'est-ce pas vraiment étonnant ?

— Un autre exemple, dit Lý Toét. Le coq est pour nous un symbole du bonheur, Vous avez collé son image sur les vantaux de votre porte ces jours-ci, n'est-ce pas? Eh bien, mon fils, qui suit le cours complémentaire, m'a dit que c'était également un animal symbolique pour les Français. Il m'a affirmé que, « depuis leurs ancêtres les Gaulois », ils mettent un coq au sommet de toutes leurs « nhà thờ » (églises). Hein, que dites-vous de ces correspondances surprenantes ?

— D'ailleurs, l'autre jour, continue-t-il, j'ai été, à Hanoi « à la maison où on envoie des nouvelles en tapant sur un fil d'acier » (nhà giây thép); eh bien, il y avait une affiche pour la Loterie Nationale, où il y avait un coq « Gô-loa ». On aurait dit une de nos estampes ! »

Xã Xệ approuve et reste songeur. Il pense, en effet, à ce curieux phénomène de la « cái nhà giây thép » que vient d'évoquer Lý Toét.

« A propos, dit-il, comment peut-on bien envoyer des nouvelles si loin en tapant simplement sur un fil d'acier ? Je n'ai jamais compris ça, Maître Lý, pouvez-vous m'expliquer ? »

Lý Toét s'esclaffe. Il n'a pas très bien compris lui non plus, mais sa logique ne doit pas être mise en défaut. C'est une question de face.

« Eh bien voilà, dit-il, en prenant son temps et en s'éclaircissant la voix ; eh bien, voilà, euh... vous avez vu mon chien jaune ? demande Lý Toét.

— Oui, certes, répond Xã Xệ, un peu amer.

— Bon. Supposez que vous lui marchiez sur la queue. Il criera, n'est-ce pas ?

— Oui, certes, Maître Lý.

— Bon. Imaginez un énorme chien dont la tête est à Haiphong et la queue à Hanoi.

— ???

— Supposez que vous lui marchiez sur la queue à Hanoi. Qu'est-ce qu'il fera ? Il hurlera à Haiphong, n'est-il pas vrai ?

— Heu... oui... certes !

— Bon, eh bien, si vous avez compris ça, Maître Xã Xệ, vous avez compris la télégraphie. »

Et tandis que Lý Toét, vide le plat de « miến », Xã Xệ reste admiratif et méditatif.

Lý Toét, mis en verve, en vient aux devinettes : « Devinerez-vous celle-ci, Maître Xã Xệ ? Trois oiseaux sur un arbre. Je vise. J'en tue deux, Combien en reste-t-il ?

— Il en reste un, parbleu.

— Il en reste deux, ô éminent chef des veilleurs. Celui que je n'ai pas tué s'est envolé ; il reste donc les deux que j'ai tués. »

Et de rire bruyamment. « Savez-vous, Maître Xã Xệ, continue-t-il, combien il y a d'étoiles au ciel ?

— Non, certes !

— Il y en a 98 milions 563.679.

— Ce n'est pas possible ?

— Si vous ne me croyez pas, vous n'aurez qu'à compter. »

Et de rire encore plus bruyamment une bonne demi-minute. Puis il se fait un silence masticatoire.

Ces plaisanteries sur les espaces infinis inclinent Lý Toét aux spéculations philosophiques. « Qu'est-ce que le temps et l'argent par rapport à cette immensité ? enchaîne-t-il, pensif. Qu'est ce que 500 ans? Une minute. Qu'est-ce que 500 piastres? Un sou.

— Eh bien, prêtez-moi donc un sou, Maître Lý Toét, dit Xã Xệ, qui cherche à marquer un point.

— D'accord, dit Lý Toét, mais veuillez attendre une minute !

Et sur ces mots, Maître Lý, imbattable, entraîne son ami Xã Xệ, confus comme nn chat a qui on a coupé les oreilles, vers la bonne ville d'Hanoi, où comme chaque année, ils vont muser longuement et jouir du printemps (chơi xuân).

(Ces plaisanteries sont pour partie adaptées du journal Phong-Hóa).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Promenades et flâneries

Sur la route, Lý Toét s'indigne à la vue d'une scène pourtant bien familière : « Elles pourraient quand même s'abstenir (kiêng) en l'année du Singe », dit-il.



Les voici au Jardin Botanique.

Devant la cage aux singes, Maître Lý se souvient soudain très désagréablement qu'il s'est amusé l'an dernier à embêter l'animal avec son parapluie. Diable, diable ! Il faut se méfier des représailles et réparer cette erreur regrettable. Tant il est vrai qu'il est dangereux de jouer avec les animaux, quand on ressortit du calendrier sino-annamite ! Aussi achète-t-il cinq sous de cacahuètes et quelques jouets d'enfant qu'il offre au singe avec son plus gracieux sourire.



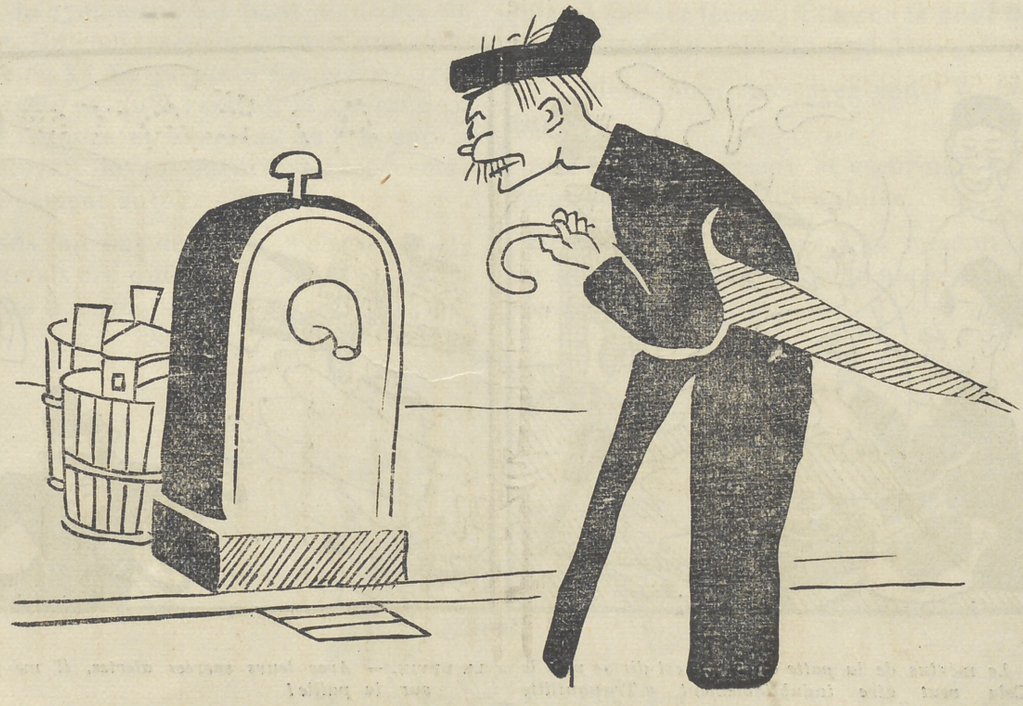
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La promenade continue. Lý Toét et Xã Xệ, mélomanes, attendent que le concert commence. A la vue du chef d'orchestre qui attaque violemment les premières mesures d'une marche triomphale, Lý Toét, indigné, en digne serviteur de l'ordre public, court à la recherche d'un agent de police en hurlant: « Monsieur l'agent. Arrêtez-le. Il y a un fou qui veut frapper les musiciens avec un bâton ! »



Moralité : l'agent fait comprendre avec fermeté à nos deux amis que leur place est ailleurs. Ils s'en consolent vite et prennent le chemin de la ville, décidément plus accueillante que « ce rendez-vous de nourrices ».

A la vue d'une borne fontaine, Lý Toét dit à Xã Xệ : « Tiens, quelle curieuse stèle ! Quand je pense, enchaîne-t-il, qu'ils nous parlent d'urbanisme, Maître Xã Xệ et qu'ils ne sont même pas capables d'enlever toutes ces vieilles pierres qui encombrent les trottoirs ! »

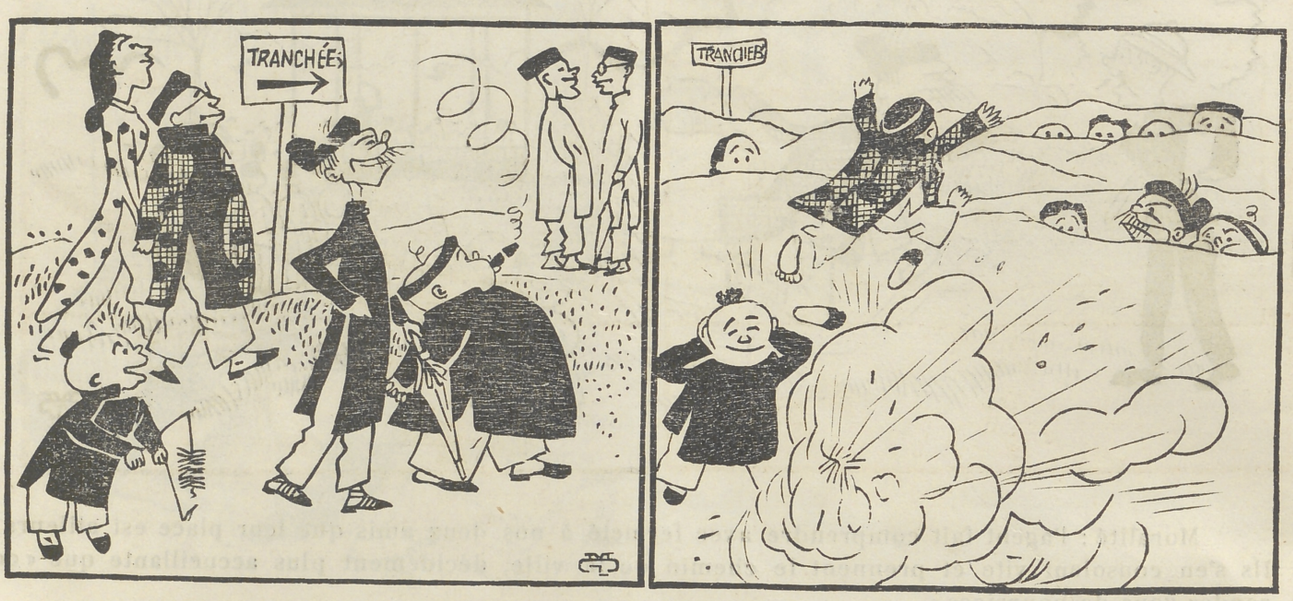


(*Dessin du* Phong-Hóa).

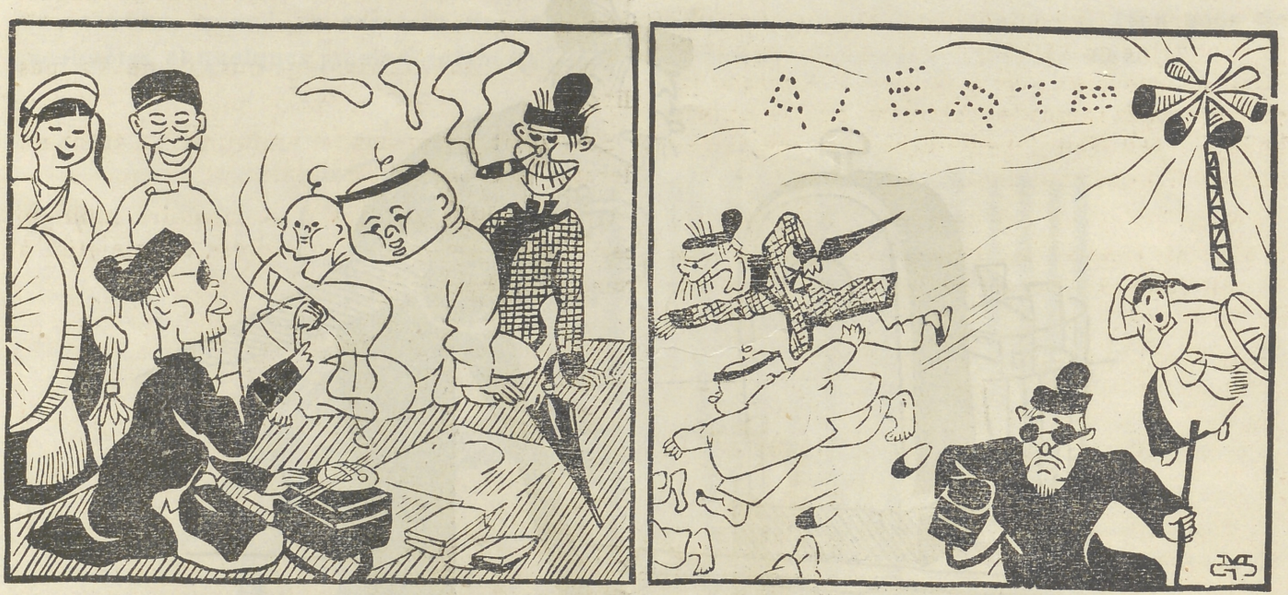
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Sur les bords du Petit Lac

Les voici sur les bords du Petit Lac, achetant friandises, consultant les devins, flânant sans souci (voyez notre couverture). Le calme et la paix de cet après-midi de printemps sont délicieux. Ils sont cependant coupés de deux épisodes tragi-comiques que Mạnh-Quỳnh a dessinés pour vous :



Où, pour une fois, le bruit d'un pétard n'est pas de bon augure !

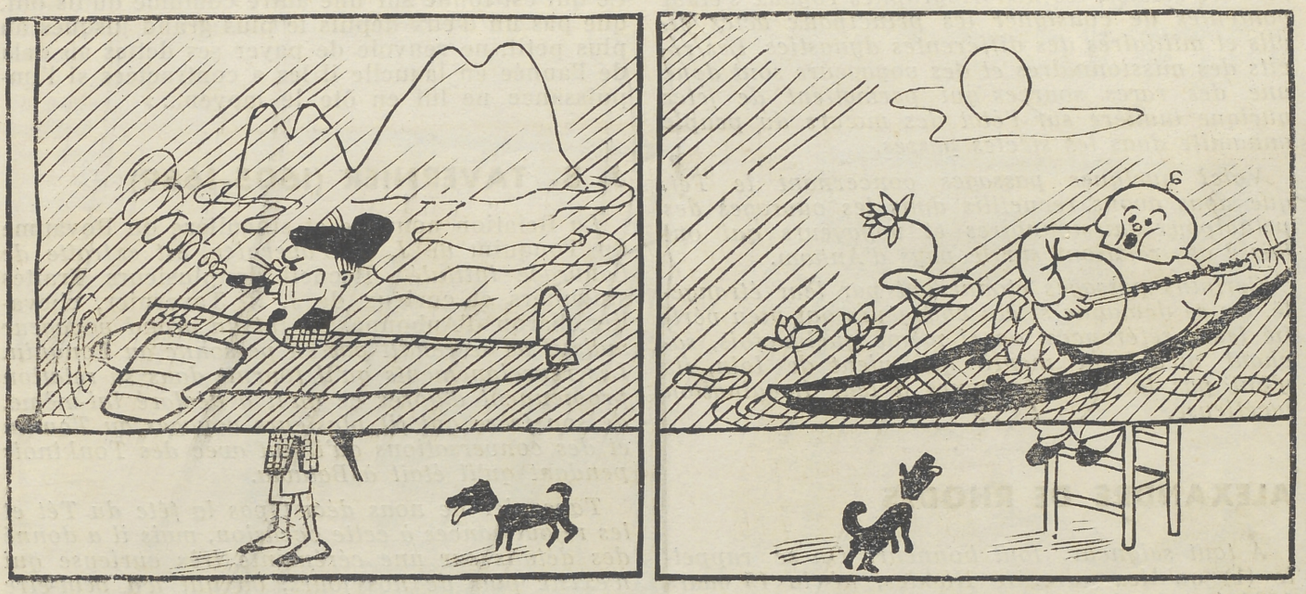


LE DEVIN. — *Le médius de la patte de poulet est dirigé vers le ciel. Cela veut dire indubitablement « Tranquillité absolue »...*

LE DEVIN. — *Avec leurs sacrées alertes, il me feront mourir sur la paille !*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Enfin, de gargotes en boutiques, ils échouent joyeusement chez le photographe, décidés à perpétuer pour leur descendance le souvenir de ce jour mémorable. Lý Toét, martial et sportif, choisit l'avion ; Xã Xệ, poète et sentimental, choisit la barque au clair de lune. Armé d'une guitare, il tourne, « sur trois notes », un madrigal rétrospectif dédié à Mlle Haricot. Le photographe nous a confié que Xã Xệ a insisté pour recommencer la photo sous le prétexte qu'il avait oublié une mesure de sa chanson !



***

Et voici nos compères sur le chemin du retour, gonflés d'allégresse et en proie à une jubilation sans frein. Se donnant le petit doigt, en signe de profonde amitié, ils cheminent lentement en récapitulant bruyamment les bons moments de cette journée. Un contentement euphorique gonfle la poitrine de Xã Xệ qui tente d'exprimer avec force et brièveté ce qu'il ressent. Il cherche ce mot français, sonore et éloquent qu'il a appris quand il festoyait joyeusement avec ses camarade du Groupement auto :

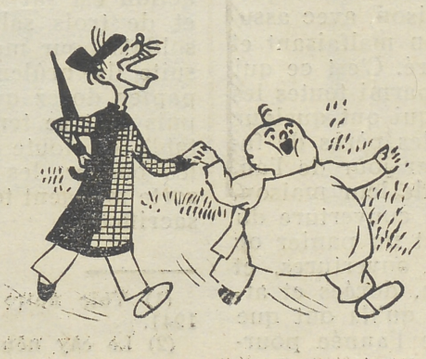
« Nous avons fait une de ces b .. ! ébauche-t-il ; je n'aurais jamais cru que l'on ferait une pareille b .. Ah ! quelle b... Quelle b... »

Çà y est. Il va le trouver, le mot fatal, la labiale fatidique, la monosyllabe tabou, celle qui est dans toutes les bouches mais que personne ne doit prononcer un jour de Tết ; on la voit s'esquisser sur ses lèvres, il l'a sur le bout de langue, il va la dire, on l'entend déjà...

Eh bien, non. Rassurez-vous, il ne l'a pas dite.

Son esprit paresseux et embrumé, l'a trahi au dernier moment. Il l'a oubliée.

Grâces soient rendues à sa mémoire infidèle, car s'il l'eût prononcée, tout notre article était à recommencer.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le Têt à travers les récits des voyageurs et missionnaires européens (XVII[e] et XVIII[e] siècles)

Il est commun de dire que l'on ne sait pas grand-chose de la vie du peuple annamite à travers les siècles, les historiographes royaux s'étant contentés de consigner les principaux actes civils et militaires des différentes dynasties. Les récits des missionnaires et des voyageurs sont donc une des rares sources qui permettent de jeter quelque lumière sur l'état des mœurs du peuple annamite dans les siècles passés.

Voici quelques passages concernant le Têt, que nous avons recueillis dans les ouvrages des principaux missionnaires et voyageurs qui ont laissé des relations sur le pays d'Annam.

Certains passages étonneront par leur étrangeté. On se demande si ces voyageurs ont bien vérifié leurs références, ou si même quelquefois, sachant qu'à beau mentir qui vient de loin, ils n'ont pas laissé libre cours à leur imagination facétieuse.

ALEXANDRE DE RHODES

A tout seigneur, tout honneur. On se rappelle (1) *qu'Alexandre de Rhodes, né le 15 mars 1591 à Avignon, entra dans la Compagnie de Jésus en 1612. Il s'embarqua à Lisbonne pour la mission des Indes en 1619. Il resta quelques temps à Goa avant de se rendre, par Macao, en Cochinchine et au Tonkin, où il demeura près de trente ans. Il ne revint en Europe qu'en 1649 et mourut à Ispahan, le 16 décembre 1660.*

Le Père de Rhodes a laissé de nombreux ouvrages et relations de voyages d'une grande valeur documentaire. Dans son Histoire du Royaume de Tonquin, *l'auteur parla longuement des mœurs et coutumes du pays. Sur les coutumes observées par les Tonquinois à la fin de l'année, l'auteur écrit :*

« C'est une ancienne mais ridicule coutume qui se garde partout le Tonquin, que les vieilles gens, hommes et femmes, sur la fin de l'année, se retirent craintivement dans les temples de leurs idoles, comme en des lieux d'asile pour s'y garantir de la puissance d'un démon qu'ils nomment « Votuan », l'office duquel, comme ils pensent, est de tuer et d'étrangler toutes les personnes surâgées de l'un et de l'autre sexe. Ce qui fait que ces pauvres misérables se contiennent les trois ou quatre derniers jours de l'année dans l'enclos de ces temples, sans en oser sortir ni de jour, ni de nuit, jusqu'au premier jour de l'an, auquel ils s'en retourneront dans leur maison, avec assurance que le pouvoir de ce démon malfaisant et ennemi des vieilles gens, est expiré. C'est ce qui est en usage sur la fin de l'année parmi toutes les personnes âgées. Pour les autres qui ont quelque charge dans les maisons, comme les pères de famille, ils ont accoutumé au dernier jour de l'an, de faire planter près de la porte de leur maison, un poteau long (2) qui surpasse la couverture du toit, à la cime duquel ils attachent un panier ou une cassette percée de plusieurs ouvertures, et pleine de petites pièces de carton, dorées et argentées, sur la folle imagination qu'ils ont que leurs parents décédés à la fin de l'année pourraient être touchés en quelque nécessité et avec besoin d'or ou d'argent pour payer leurs dettes. Ce qui est fondé sur une autre coutume qu'ils ont, que pas un d'eux depuis le plus grand jusques au plus petit, ne renvoie de payer ses dettes au delà de l'année en laquelle il les a contractées si l'impuissance ne lui en ôte le moyen... »

J. B. TAVERNIER (1605-1689)

La Relation nouvelle et singulière du Royaume du Tonquin, *de J. B. Tavernier, est extraite de l'ouvrage intitulé :* Recueil de plusieurs Traités singuliers et curieux de J. B. Tavernier, chevalier, baron d'Aubonne. *Ce fut un grand voyageur mais il ne se rendit pas en personne au Tonquin. Les renseignements qu'il fournit dans sa relation proviennent d'après ce qu'il a déclaré lui-même, de son frère qui fit plusieurs voyages au Tonkin et des conversations qu'il eut avec des Tonkinois pendant qu'il était à Batavia.*

Tavernier ne nous décrit pas la fête du Têt et les réjouissances à cette occasion, mais il a donné des détails sur une cérémonie très curieuse qui n'existe plus de nos jours, ou qui n'a peut-être existé que dans son imagination :

« Tous les ans, au commencement de l'année, ils (les Tonquinois) font une grande solennité pour honorer, après leur mort, ceux qui, durant leur vie, ont fait quelques belles actions, qui ont eu du cœur, et qui se sont montrés vaillants, mettant en ce rang ceux qui ont eu la hardiesse de se soulever contre leurs princes légitimes et disant que c'estoient des gens de cœur (*? sic*). Trois jours avant cette grande solennité qui se fait dans une campagne, on y dresse quantité d'autels dont les uns sont pour les sacrifices, les autres pour mettre les noms de ces grands capitaines et hommes illustres dont on célèbre la glorieuse mémoire. La veille, plus de quarante mille soldats vont passer la nuit dans cette campagne, où tous les princes et mandarins ont ordre de se trouver avec grand nombre d'éléphants et de chevaux de main et le Roy s'y rend aussi. Après que l'on a achevé tous les sacrifices, et que l'on a brûlé quantité d'encens à l'honneur des défunts, le Roy et tous les princes et mandarins font quatre profondes révérences où sont les autels et où sont les noms de ces guerriers, puis le Roy tire cinq coup de flèches contre les autels où sont les noms de ceux qui ont esté si téméraires que de se soulever contre leur prince légitime. Cette action est suivie de quantité de volées de canon et de trois salves de mousqueterie de tous les soldats pour mettre en fuite toutes les âmes. Ensuite ils brûlent tous ces autels et quantité de papier dorez qui avoient servi aux sacrifices, et puis tout se termine par un hurlement épouvantable de toute la soldatesque. Pour conclusion, les bonzes, les Sayes (sai) et autre gens de la sorte mangent toutes les viandes qui ont servi aux sacrifices. »

---

(1) Voir notre numéro spécial n° 41 du 12 juin 1941.

(2) Le cây nêu.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SAMUEL BARON

Samuel Baron, d'après M. Maybon, paraît être le fils de Hendrick Baron, chef du comptoir de la Compagnie Néerlandaise des Indes du Tonkin en 1663, mais se trouvant dans le pays depuis plusieurs années. C'est un métis tonkinois né au Tonkin. Il fut d'abord au service de la Compagnie Hollandaise comme son père, mais il passa ensuite au service de la Compagnie anglaise des Indes. S. Baron est parti pour le Tonkin en 1678 et il semble quil est resté plusieurs années dans le pays et qu'il a peut-être vu en 1683 un ambassadeur chinois venir à la cour du roi Lê-hi-Tôn. Sa description du royaume du Tonkin est illustrée d'une carte et de plusieurs dessins. La traduction de cette relation, reproduite dans la Revue Indochinoise *(1914) est due à M. Deseille :*

« Leur grande réjouissance est leur fête du Nouvel An qui tombe généralement dans les environs du 25 janvier et dure une huitaine de jours.

A cette occasion et outre les danses et les divertissements déjà indiqués, on s'adonne à toutes sortes d'autres jeux, tels que le football (*sic,* [1]), la balançoire sur des bambous dressés à chaque coin de rue ; des hommes font des tours d'adresse ou de force physique, tandis que d'autres, sur des tréteaux, font des tours de passe-passe. Ils ne sont jamais en retard pour préparer leurs fêtes et banquets avec quelque faste. Chacun dans ce domaine et selon ses ressources cherche à surpasser son voisin pour trois ou quatre jours. C'est le temps de la gourmandise et de la débauche poussées à l'excès et tel est regardé comme misérable qui ne s'arrange pas pour bien recevoir et traiter ses amis et connaissances, même si en agissant ainsi il est sûr d'être réduit à mendier, pour le reste de l'année, ses moyens d'existence.

Le premier jour de l'an, le commun du peuple ne se montre pas au dehors (sauf ceux qui dépendent de quelque seigneur) ; chacun se tient renfermé dans sa maison et n'y admet que ses proches-parents et ses domestiques. A tous les autres on refuserait ce jour-là une gorgée d'eau ou du bois de feu et on serait très irrité contre celui qui oserait faire semblable demande, par crainte superstitieuse de la conséquence qui serait d'être soumis à une infaillible malédiction : en effet, donner quelque chose ce jour-là, ce serait s'exposer au mauvais sort d'être obligé de donner continuellement et d'être réduit finalement à la mendicité. L'habitude de ne pas sortir au dehors procède de la même raison : la crainte de rencontrer quelque objet de mauvais augure, car un mauvais présage en ce jour rend malheureux toute l'année. Les Tonquinois croient avec superstition à la bonne ou la mauvaise chance que portent un grand nombre d'événements insignifiants.

Le second jour du Nouvel An, ils se visitent les uns les autres et s'acquittent de leurs devoirs et obligations envers leurs supérieurs et vont les saluer ; leurs soldats et domestiques font de même à leur égard. Cependant les mandarins vont le premier jour chez le roi et le général et observent cette coutume avec autant de soin que les autres en apportent à se conformer avec précision à la coutume contraire.

Certains font partir le Nouvel An le 25 de la dernière lune mais fort improprement. Leur erreur vient de ce que le « sup unn » (2) qui est le grand sceau inversé est alors placé dans une boîte la face retournée pour un mois entier. Durant ce laps de temps, il est d'usage que l'exercice des lois soit suspendu et aucun acte ne passe sous ledit sceau ; toutes les cours de justice sont fermées ; les débiteurs ne peuvent être saisis, les délits, les petits larcins, les rixes et les coups, etc... sont assurés de l'impunité. Les gouverneurs de villes ou de provinces ne tiennent compte que des trahisons et des meurtres, ils retiennent les malfaiteurs prisonniers jusqu'à ce que le grand sceau recommence à fonctionner, alors seulement ils les traduisent en justice. Mais le Nouvel An à proprement parler commence le 1er de la nouvelle lune qui tombe d'ordinaire, comme il a été dit, dans les environs du 25 janvier et dure selon la coutume chinoise un mois entier.

Par ce qu'on vient de raconter, il est possible de se rendre compte combien notre auteur (3) a exagéré sur tous ces sujets, spécialement quand il représente les Tonquinois comme laborieux et industrieux, employant prudemment leur temps pour le plus grand avantage. Ceci peut en quelque degré être admis pour les femmes mais les hommes sont généralement paresseux et fainéants et si la nécessité ne les forçait pas à travailler, je crois fort qu'ils seraient heureux de passer tout leur temps à manger et à dormir, car beaucoup poussent l'excès jusqu'à se charger l'estomac outre mesure, se nourrissant comme s'ils n'étaient nés que pour manger et non comme s'ils mangeaient pour soutenir leur existence. »

WILLIAM DAMPIER

William Dampier est un voyageur anglais qui visita le Tonkin en 1688. Matelot dans la marine royale britannique, Dampier a voyagé dans toutes les parties du monde, surtout en Extrême-Orient, aux Antilles et en Amérique centrale. Les souvenirs et notes qu'il publia sous le titre New Voyage round the world *ont été réimprimés et traduits en plusieurs langues. Au tome III de son livre sur les voyages autour du monde, on trouve une description du Tonkin. On y trouve de très intéressants renseignements sur la géographie du pays, les mœurs, les coutumes des Annamites. Voici le tableau tracé de la main de ce voyageur anglais sur la fête du Têt :*

« Les Tonkinois ont deux fêtes tous les ans. La principale se fait à la première nouvelle lune du nouvel an et leur nouvel an commence à la première nouvelle lune, qui paraît après la mi-janvier ; car autrement cette lune est rapportée à l'année précédente. Dans ce temps-là, ils se divertissent dix ou douze jours et alors on ne travaille point mais chacun se met aussi propre qu'il lui est possible, surtout les gens du commun. Ceux-ci passent le temps à jouer ou à faire divers exercices et on voit les rues pleines de gens, tant de la ville que de la campagne qui regardent avec la dernière attention ces divertissements. Il y en a qui dressent des escarpolettes dans les rues et qui tirent de l'argent de ceux qui veulent s'y branler. Leur figure est à peu près comme celle

---

(1) Ce jeu de « football » dont parle Baron n'a rien de commun avec notre football moderne. C'est le jeu de la balle, ou du volant avec le pied, dans lequel excellent encore les Annamites d'aujourd'hui.

(2) Probablement le Hap An (*fermeture du sceau*).

(3) Il s'agit de TAVERNIER.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des nôtres, dont on se sert dans les champs autour de Londres, lorsque le peuple s'y divertit aux jours de fête ; mais ceux qui branlent se mettent tout droit au bas de la machine sur un bâton couché horizontalement et bien attaché par les bouts à deux cordes suspendues qu'ils tiennent fermes avec les mains, et ils s'élèvent de cette manière à une prodigieuse hauteur, que si elle venait à se rompre, ils se fracasseraient pour le moins tout le corps, s'ils ne se tueraient pas tout à fait. Les autres emploient le temps à boire. Le thé est leur breuvage ordinaire mais ils se régalent aussi du rack chaud qu'ils mêlent aussi quelquefois avec leur thé. Mais de quelque manière qu'ils le prennent, il a un très méchant goût quoiqu'il ne laisse pas d'être bien fort. Et c'est pour cela qu'ils l'estiment beaucoup surtout en cette saison où ils s'abandonnent au plaisir jusqu'à la fureur et qu'ils s'enivrent comme des bêtes. Les gens riches sont plus retenus mais ils ne laissent pas de se bien divertir. Les personnes de qualité régalent leurs amis, alors la bonne chère et le meilleur rack ne manquent pas quoiqu'à dire la vérité, tout celui qu'ils ont ne vaille pas grand-chose. Ils l'estiment néanmoins beaucoup tel qu'il est et le regardent comme un cordial d'une vertu particulière, surtout lorsqu'on y fait infuser des serpents et des scorpions, à ce que l'on m'a rapporté. On ne le regarde pas seulement comme un cordial excellent mais encore comme un puissant antidote contre la lèpre et toute sorte de poison, de sorte que c'est donner à quelqu'un une grande marque de respect que de le régaler de cette liqueur. Ils mâchent aussi une grande quantité de bétel et ils s'en font des présents les uns aux autres. »

JEAN KOFFLER

Jésuite d'origine tchécoslovaque, Jean Koffler vécut à Hué pendant plusieurs années, sous le règne de Vo-Vuong (1736-1765).

Voici ce qu'il écrit dans le chapitre VI (« Religion et cérémonie de l'Annam ») de sa Description historique de la Cochinchine (*écrite en latin, traduite par V. Barbier*) :

« Le premier jour de la première lune est la plus grande solennité instituée par les ancêtres, elle se célèbre dans tout le royaume avec des transports unanimes de joie. Le roi et les mandarins de 1er et 2e degré y consacrent vingt jours continus et les autres, trois seulement. De grandes perches sont élevées devant les portes du palais royal et de toutes les habitations. Tout au haut sont placés des rameaux verts réunis en faisceaux ou de ces hauts bambous appelés aussi roseaux. On ne laisse que quelques feuillages dans le haut un peu comme pour les « arbres de mai » en Europe. Les païens ajoutent certains ornements comme par exemple des papiers (les Tonkinois font de même et pensent que les démons sont mis en fuite par la vertu de ces papiers) légèrement teintés d'or ou d'argent, une poignée de paille et une petite corbeille dans laquelle ils déposent quelque menue monnaie pour acheter au ciel le bonheur qu'ils désirent. Cette démonstration solennelle ne manque pas d'actes superstitieux. Ils doivent, en effet, lever et abaisser ces perches à certaines heures déterminées, ainsi ils présagent de la bonne ou de la mauvaise fortune que leur portera l'année nouvelle. Si, par hasard, l'une des perches est abattue par le vent ou par toute autre cause, ils sont persuadés, sans qu'ils soit possible de les détromper, que cette année sera fatale à quelqu'un de la maison ou de la famille. Il est permis aux chrétiens d'élever cette perche sans aucun signe superstitieux, ni aucun ornement païen. Pendant tout ce temps, on festoie somptueusement, on boit beaucoup, on joue et on s'amuse. Le roi, durant trois jours consécutifs, offre de magnifiques repas à tous les mandarins et aucun d'eux ne peut s'excuser impunément. Les vice-rois font de même dans leurs provinces. A cette époque, en souvenir des aïeux, des parents, des maîtres et des ancêtres, une table est servie et l'on expose les tablettes sur lesquelles leurs noms sont écrits en gros caractères. Toute la famille se prosterne trois fois en signe de vénération.

Au début de l'année, la coutume existe de donner des étrennes. On offre des porcs, des volailles, des œufs, des oranges, des gâteaux, ou tout autre friandise. Les mandarins en offrent au roi et aux vice-rois, les soldats à leurs chefs, les malades aux médecins, les chrétiens aux missionnaires, les élèves à leurs maîtres, les enfants à leurs parents et les domestiques à ceux qu'ils servent. Passé ces vingt jours appelés les grands jours, a lieu la réouverture des tribunaux et le renouvellement du serment... »

L'ABBÉ RICHARD

L'abbé Richard était un chanoine de l'église royale de Vézelay qui vint au Tonkin au XVIIIe *siècle. Voici ce qu'on lit à propos du Têt dans son* Histoire naturelle civile et politique du Tonkin, *éditée en 1778 à Paris, « chez Moutard, rue des Mathurins. Avec approbation et privilège du Roy ».*

« Le commencement de l'année est réglé par les Mathématiciens (*sic*) : le temps n'en est pas toujours le même. Quelques-uns comptent la nouvelle année du vingt-cinquième jour de la dernière lune, parce qu'alors le grand sceau de l'Etat est renfermé pour un mois entier, pendant lequel l'action des lois est suspendue ; toutes les Cours de judicature vaquent ; les débiteurs ne peuvent être saisis ; les crimes, peu considérables dans ce pays, tels que les querelles, accompagnées de coups ou d'injures, et les vols demeurent impunis. La punition même des plus grands crimes est renvoyée à un autre temps, avec la seule précaution d'arrêter les coupables, et de leur raser la tête, afin qu'ils soient reconnus aisément, s'ils s'échappent de la prison : ces usages sont très anciens dans la nation, et établis, pour que chacun, oubliant toute affaire désagréable, puisse se livrer aux plaisirs qui accompagnent les premiers jours de chaque année.

Ces fêtes durent trente jours, et se passent dans des réjouissances, des visites, et des festins continuels. On se fait des présents réciproques : ce temps est très lucratif pour toutes les personnes en place, sur tout pour les Mandarins qui reçoivent des présents de toutes parts, pour les Maîtres d'école, les Bonzes, et même les Missionnaires de la part de leurs Prosélytes. C'est le temps auquel tous les passe-temps connus, tous les plaisirs se rassemblent, soit en public, soit dans l'intérieur des maisons. On n'entend de tous côtés qu'instruments de musique ; on élève des échafauds au coin des rues, où l'on donne des farces pour l'amusement de la populace : la gourmandise et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la débauche sont portées à l'excès. Il n'y a point de Tonquinois, quelque misérable qu'il soit, qui ne régale ses amis, dût-il se réduire à la mendicité, pour tout le reste de l'année.

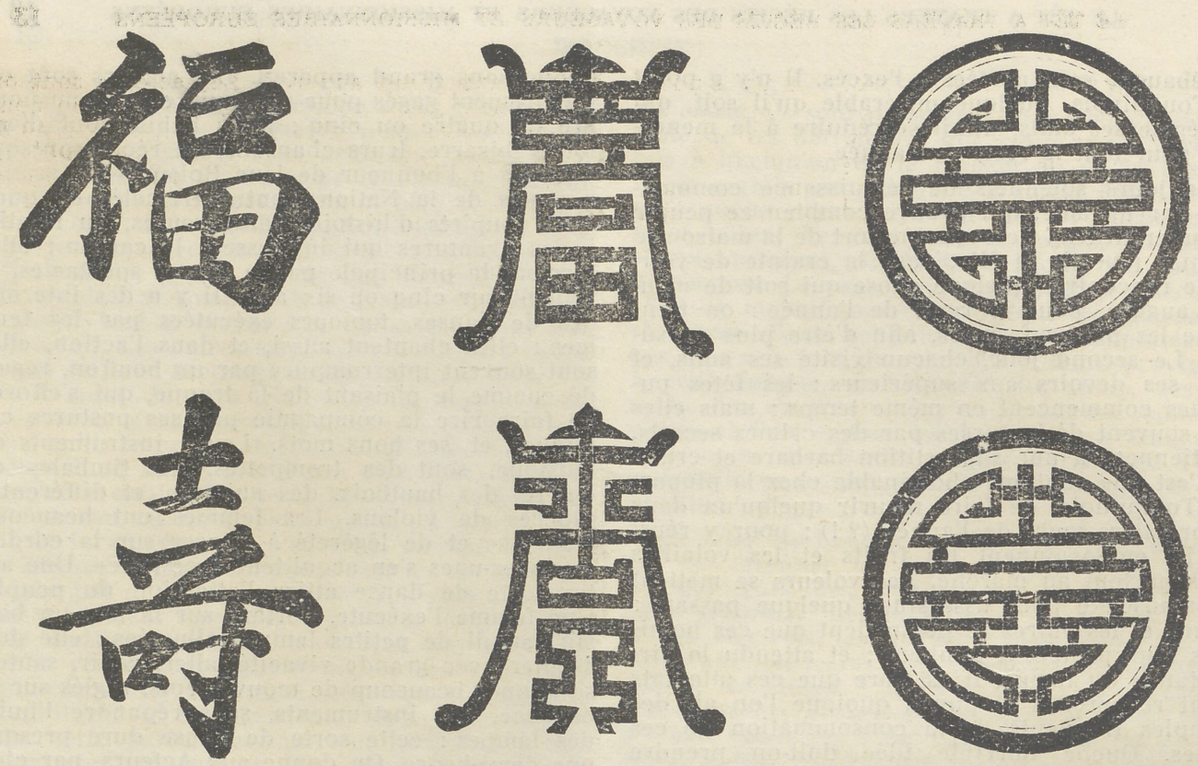
Ces jours solennels de réjouissance commencent par un acte, qui prouve combien ce peuple est superstitieux. Personne ne sort de la maison le premier jour de la fête, dans la crainte de voir, ou de rencontrer quelque chose qui soit de mauvais augure, pour le reste de l'année : on tient même les portes fermées, afin d'être plus en sûreté. Le second jour, chacun visite ses amis, et rend ses devoirs aux supérieurs : les fêtes publiques commencent en même temps ; mais elles sont souvent déshonorées par des crimes secrets, qui tiennent à une superstition barbare et cruelle. C'est une coutume abominable chez la plupart des Tonquinois, de faire mourir quelqu'un dans les premiers jours de l'année (? !) ; pour y réussir, ils empoisonnent les fruits et les volailles qu'ils portent au marché. Les voleurs se mettent en embuscade pour assassiner quelque passant : les uns et les autres se persuadent que ces homicides leur porteront bonheur ; et attendu la circonstance du temps, il est rare que ces attentats soient recherchés et punis, quoique l'on ait des exemples fréquents de la consommation de ces crimes. Quelle horrible idée doit-on prendre d'un peuple où les scélérats savent employer les circonstances, où la confiance paraît le mieux établie entre les hommes, pour assouvir leurs passions intéressées, et leur vengeance, et se promettre une sorte de bonheur de l'accomplissement de ces crimes ? (? ? ?)

Les plaisirs les plus communs et les plus estimés des fêtes de la nouvelle année, et de tous les temps de réjouissance au Tonquin, sont le chant et la danse. On s'y livre ordinairement le soir ; et souvent on y emploie toute la nuit. Les Mandarins ont des salles destinées à ces amusements, qui, d'ordinaire, sont ouvertes au public. Dans les Aldées, ou Villages, il y a des Maisons de chant ; c'est ainsi que l'on appelle les salles publiques, où les habitants s'assemblent aux jours de fêtes : ils y jouissent du plaisir d'un spectacle qui se donne sans grand appareil. Les acteurs sont ordinairement gagés pour une nuit, et sont au nombre de quatre ou cinq : leurs habits sont d'une forme bizarre, leurs chansons, ou récits, presque toujours à l'honneur de leur Roi, ou des grands hommes de la Nation, sont entremêlés de quelques couplets d'histoires amoureuses, ou relatifs à des aventures qui intéressent le canton ; elles forment la principale partie de ces spectacles, et roulent sur cinq ou six airs. Il y a des intermèdes de danses, toujours exécutées par les femmes : elles chantent aussi, et dans l'action, elles sont souvent interrompues par un bouffon, regardé comme le plaisant de la troupe, qui s'efforce de faire rire la compagnie par ses postures comiques, et ses bons mots. Leurs instruments de musique, sont des trompettes, des timbales de cuivre, des hautbois, des guitares, et différentes espèces de violons. Les femmes ont beaucoup d'adresse et de légèreté à danser sur la corde ; quelques-unes s'en acquittent avec grâce. Une autre sorte de danse attire l'attention du peuple. Une femme l'exécute, portant sur la tête un bassin rempli de petites lampes allumées : elle doit s'agiter avec grande vivacité, aller, venir, sauter, se donner beaucoup de mouvements, réglés sur la cadence, des instruments, sans répandre l'huile des lampes : cette sorte de danse dure presque une demi-heure. On donne aux Acteurs, par chaque représentation, un rixdaler (environ quatre à cinq livres de notre monnoie) ; mais les spectateurs généreux y joignent quelques présents, quand ils ont lieu d'être satisfaits du talent des Acteurs.

Les combats de coqs sont aussi un des plaisirs du Tonquin, particulièrement à la Cour. Le Roi en fait élever pour cet usage, et d'ordinaire ils sont victorieux, quoique les Courtisans parient toujours contre eux, manière de faire leur cour qui les appauvrit mais à laquelle il faut se conformer, pour être vu de bon œil par le Souverain. Dans le reste de la Nation, ainsi qu'en beaucoup d'autres pays, ces sortes de paris sont intéressants par les gains et les pertes considérables qu'ils occasionnent. »



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Les caractères Phúc et Thọ et leurs stylisations les plus répandues.

BONHEUR ET LONGÉVITÉ

Nous donnons ci-après quelques photographies de tous les marchands de bonheur, devins ou écrivains publics, qui exercent à l'occasion du Têt. Parmi les caractères les plus couramment calligraphiés par les lettrés depuis des millénaires dans tout l'Extrême-Orient, figurent Phuc et Tho, bonheur et longévité, qui sont stylisés de mille et une façons. Nous empruntons à Dumoutier (Symbole et accessoires de culte chez les Annamites), *et à Bernanose* (Motifs décoratifs au Tonkin), *ces quelques considérations sur ces symboles :*

Le caractère *Phúc* et le caractère *Thọ* sont les signes les plus répandus dans l'Extrême-Orient.

On les rencontre partout brodés, sculptés, incrustés, peints sur des vases, des éventails, des chaussures, des meubles, des maisons, des vêtements, des tableaux, des cercueils, etc...

Les maçons font des fenêtres en briques, les menuisiers font des portes en bois de la forme de ces caractères.

On les peint sur du papier rouge, couleur du bonheur, et on les colle dans les maisons, dans les pagodes ; on les envoie en présent à ses amis, à ses parents ; dans les jardins on taille des arbres, on dessine des parterres, on construit des bassins de la forme des caractères bonheur et longévité ; il n'est pas jusqu'aux plus infimes objets d'usage domestique qui n'en soient revêtus.

Les caractères Phúc et Tho employés comme symbole ornemental sont, le plus souvent, de forme antique ;il y en a de ronds, de carrés, et d'autres en forme de vases. (Dumoutier.)

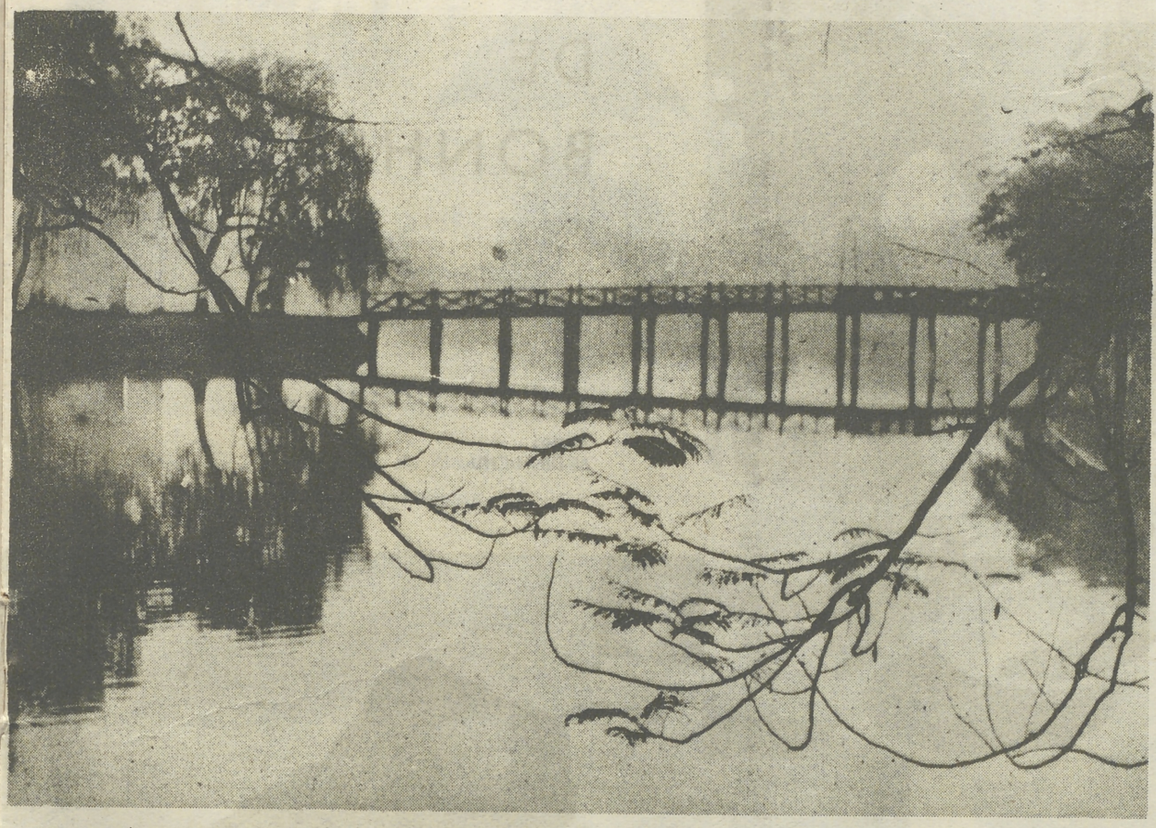
Ce sont les caractères Phúc et Thọ qui sont le plus souvent stylisés. On les traite de cent manières différentes. Ils finissent même par se confondre l'un l'autre quand ils ont atteint un certain degré d'ornementation. Nous avons une collection de quatre-vingt-dix figurations décoratives du caractère tho où nous voyons ce caractère prendre tour à tour l'aspect d'un caractère stylisé, d'une figure géométrique, d'une constellation, d'un attribut géomantique, d'une cloche, d'un brule-parfums, d'une tête humaine même... Ce sont autant d'adaptations qui permettent de faire usage du caractère dans de nombreuses circonstances de la vie, dans différentes sciences, dans des ornementations architecturales comme des écrans, des fenêtres...

Les caractères chinois sont figurés sur des panneaux votifs, sur des broderies, sur de simples papiers qui ornent, au moment du nouvel an, jusqu'aux plus humbles demeures. Ils sont vénérés au point qu'il n'est pas rare de voir de vieux lettrés se baisser, dans la rue, pour ramasser des papiers déchirés, même souillés, portant des caractères, afin de les brûler une fois rentrés chez eux. (Bernanose.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Images du Tết

PAYSAGES...



Le pont du Petit Lac au matin du Têt sous le crachin.

Photo
VO-AN-NINH

La lutte du printemps et de l'hiver :
Soleil et brouillard.

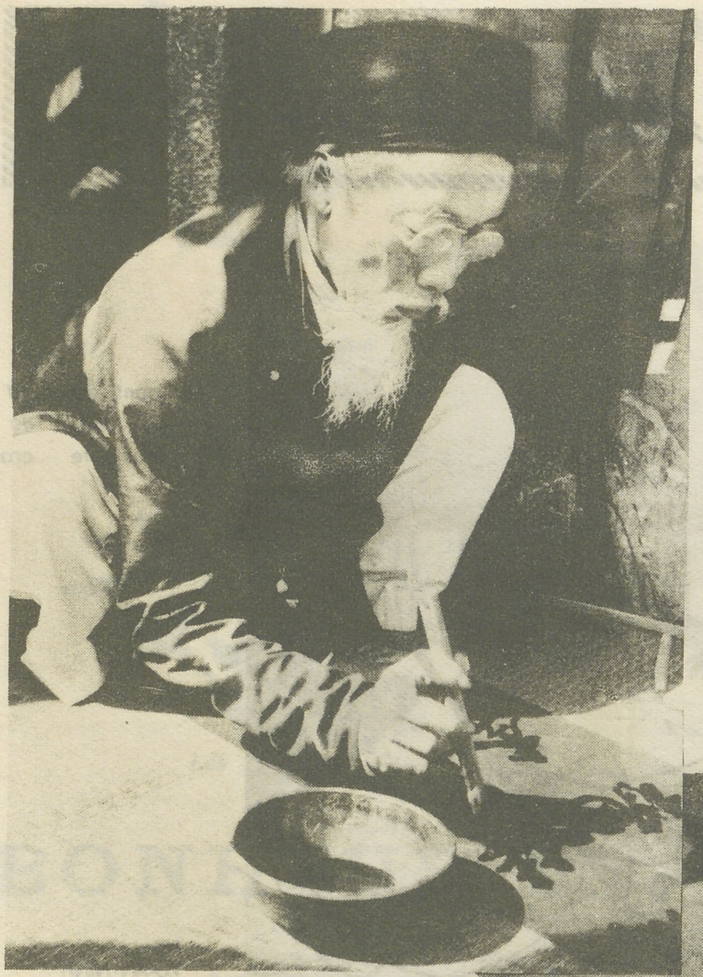


Photo:
LE-DINH-CHU

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES MARCHANDS DE BONHEUR

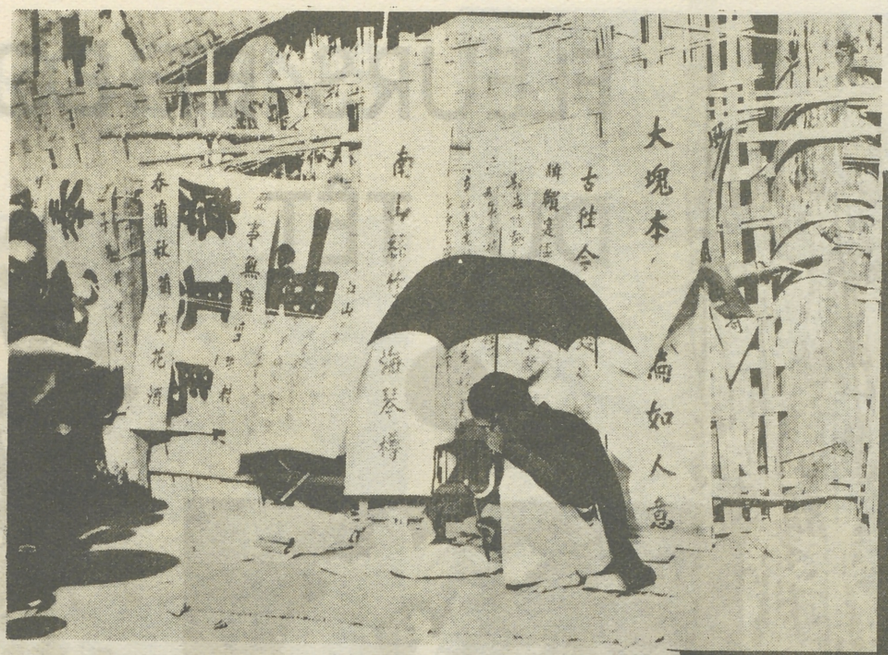
Photos
LE-DINH-CHU



HANOI
Ecrivain public
rédigeant
des sentences
parallèles →

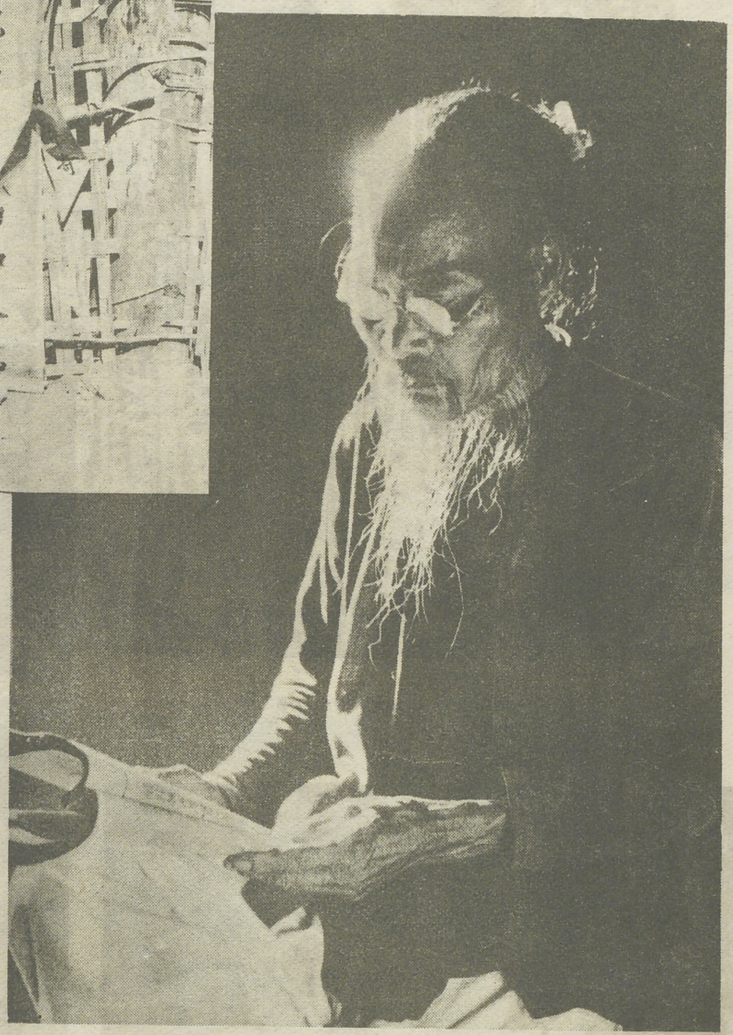


Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Au Grand Marché de Hanoi :
Le marchand de sentences.

Vieux devin
déchiffrant un grimoire.



Photos
LE-DINH-CHU

« Đoán thẻ »
ou le devin
diseur de bonne aventure.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

FLEURS ET BOURGEONS DU TÊT

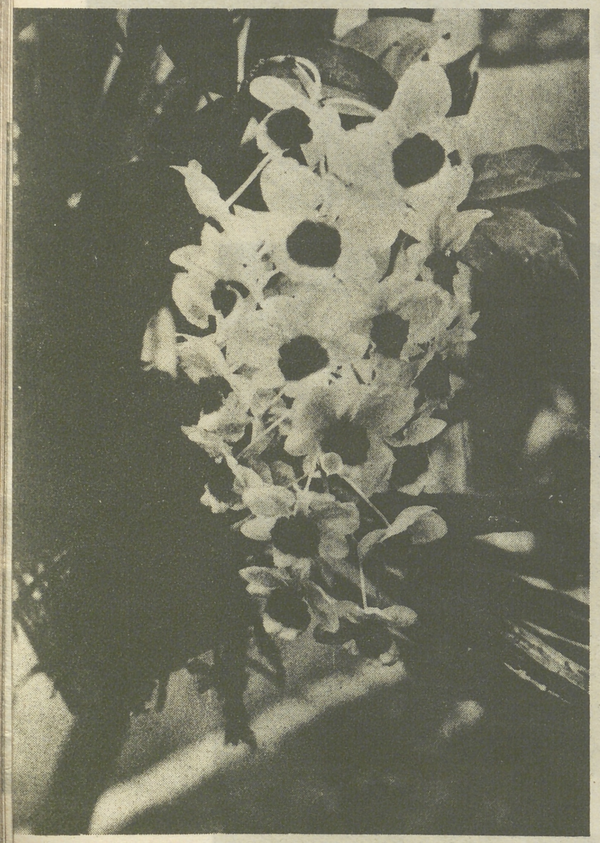


Un vieillard amateur de fleurs.



Chrysanthèmes.

Photos VO-AN-NINH



Narcisses



Photos VO-AN-NINH

L'éveil des bourgeons.



L'éveil des bourgeons.

Photo LE DINH-CHU



Un vieux connaisseur de narcisses.

Photo LE DINH-CHU



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

FLEURS D'ANNAM







HANOI
Au marché aux fleurs.

Photos LE-DINH-CHU

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Photos
LE-DINH-CHU



Jeune fille
hanoïenne.



Photo
VO-AN-NINH

Deux jeunes
élégantes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Sur le pont
de la Pagode du Pinceau
le matin du Têt.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE TẾT ET LE CULTE DES ANCÊTRES

Le culte rendu aux ancêtres est la cérémonie capitale du Têt. La plupart des Français qui vivent dans ce pays en ignorent l'essentiel, car elle est essentiellement familiale et la présence des étrangers n'y est tolérée qu'à de très rares exceptions. Voici la description qu'en donne M. Bouchet dans une petite plaquette, hélas trop peu répandue, intitulée Au cœur des rites et des traditions, *où il a condensé toute l'intelligente sympathie qu'il a portée au Viêt-Nam et à ses habitants au cours d'une longue carrière qui s'est terminée en 1935.*

Nous sommes dans la troisième décade du douzième mois. Bientôt l'année qui meurt « passera la main », suivant l'expression annamite, à l'année naissante.

Aussi s'apprête-t-on à célébrer grandiosement cette fête qu'on appelle chez nous fête du premier de l'an, et qu'en Annam, on dénomme « Tết cả », fête principale, ou encore « Tết nguyên-đán », fête de la première aurore.

Il est un bien vieil adage qui dit : « Tháng giêng là tháng ăn chơi » : le premier mois est le mois des beuveries, et c'est bien vrai ! On aime manger au pays d'Annam ; aussi dira-t-on « manger la fête » pour « célébrer une fête » (ăn tết) et en particulier pour cette fête de la première aurore ; dans toutes les familles, riches ou pauvres, plusieurs jours durant on « ăn Tết », on « dévorera la fête ».

Voyons donc comment chez M. Thinh on va « absorber » le premier de l'an.

... La cour carrelée vient d'être lavée à grande eau, et soigneusement balayée. Les instruments aratoires ont été remisés dans un coin. La façade de la maison a été badigeonnée à la chaux, chaux légèrement teintée de rose. Les battants des portes lavés, astiqués, brossés, sont recouverts de gravures polychromes représentant des Génies, et sur les montants on a collé de superbes bandes de papier rouge sur lesquelles l'écrivain du village a, d'un pinceau alerte, tracé des caractères porte-bonheur.

M. Thinh, aidé de son fils, le petit Minh, a préparé ses cartes de visite, feuilles de papier rouge longues de vingt centimètres, large de dix centimètres, ornées de dessins d'une délicatesse surprenante. Quelques traits, c'est tout. Sur cette feuille l'artiste a jeté une branche de bambous aux feuilles ténues ; sur celle-ci, il a esquissé une légère branche de pruniers en fleurs ; sur celle-là, il a, en traits d'une netteté remarquable, arrêté la silhouette d'un vieux rocher, surmonté d'un arbre sec, au détour d'un sentier.

Sur chacune de ces feuilles, M. Thinh a peint quelques formules de bonheur et de longévité, ou simplement porté son nom. Puis, ayant plié cette feuille en quatre, il l'a glissé dans une enveloppe également de couleur rouge, et également ornée de dessins.

. . . . . .

Dans l'intérieur de la maison, dans la grande salle centrale, sur les murs, sont accrochés de superbes panneaux de soie rouge décorés de caractères brodés ou tracés à l'encre de Chine, et contenant tous et toujours des souhaits de bonheur et de longue vie.

Enfin, l'autel des ancêtres est astiqué à fond, les ors brillent d'un vif éclat, et les bois laqués rouge sont rutilants. Au beau milieu, et suivant l'ordre fixé par les rites, les tablettes des ancêtres ont été dressées.

Vous ne verrez pas, toutes les tablettes de tous les ancêtres défunts, car il y a un adage qui dit : « Ngũ đại mai chủ » (les tablettes de la 5e génération sont enlevées et enterrées). Vous ne verrez donc sur l'autel que les tablettes du père de M. Thinh, de l'aïeul, du bisaïeul et du trisaïeul.

Quelquefois à ces tablettes est jointe celle de l'ancêtre le plus ancien, fondateur de la famille.

Enfin, les femmes comme les hommes ont droit à une tablette.

Qu'est-ce donc qu'une tablette ? C'est une planchette assez épaisse, dont la longueur, la largeur, et l'épaisseur, sont arrêtées par le livre des Rites, tout au moins en ce qui concerne les tablettes dites « thần chủ », que l'on rencontre dans les familles de la haute noblesse ou tout au moins aisées. Les tablettes dites « bà vị », qu'on rencontre dans l'intérieur des campagnes, sont faites sans dimensions obligatoires.

Cette planchette repose sur un socle de bois.

. . . . . .

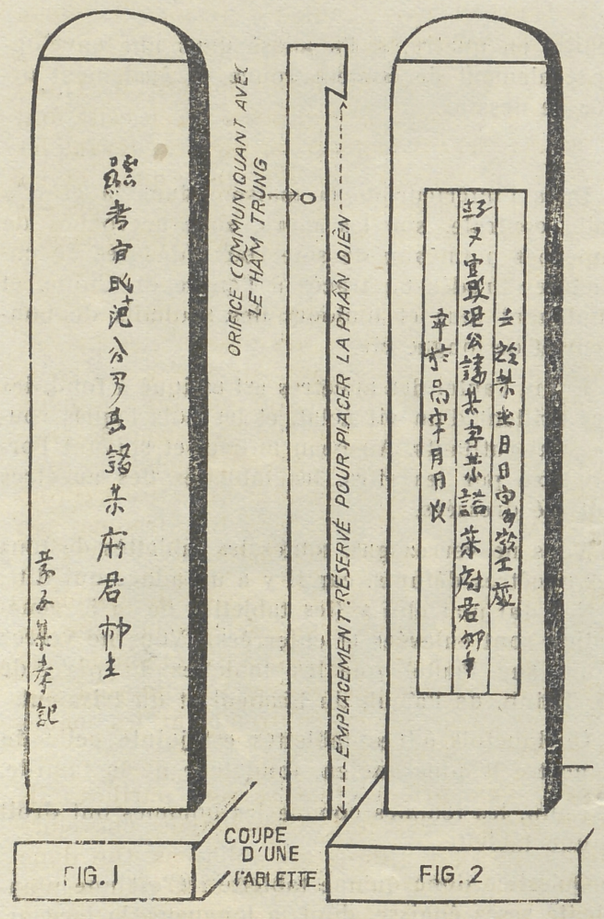
Toute tablette bien faite, doit avoir le sommet de forme arrondie, et comprendre deux parties : une partie extérieure visible, une partie intérieure cachée.

La partie extérieure, appelée « phấn diện » (parce qu'elle est peinte en blanc avec la couleur (phấn) qui sert à peindre les figures (diện)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des bouddhas), la partie extérieure, disons-nous, est constituée par une planchette très mince, souvent remplacée par une simple feuille de papier qu'on applique sur la face extérieure de la planchette, étant entendu que cette face extérieure est celle qui est, sur l'autel, exposé aux yeux de tout le monde.

Sur cette phấn diện on écrira le nom du défunt, sa situation, et le fils respectueux signera à gauche et en bas.



Enlevez cette phấn diện et vous découvrirez la deuxième partie de la planchette qu'on appelle « hãm trung ». C'est un espace de six centimètres de hauteur, de deux centimètres de largeur, creusé jusqu'à environ cinq millimètres de profondeur, dans l'épaisseur de la planchette. Et c'est dans cet espace qu'on écrira le nom du défunt, la situation qu'il occupait, et le nom « interdit » qui lui a été donné, nom tabou qu'on n'a pas le droit de prononcer en dehors des cérémonies officielles. Voilà la partie « sacrée » de la tablette.

Dans cet « hãm trung » on inscrira également à droite la date de naissance, à gauche, la date du décès.

Remarquez également ces deux petits orifices pratiqués dans l'épaisseur de la tablette et communiquant avec le « hãm trung » comme si on voulait que cette partie intime soit en liaison avec le monde extérieur.

Nous avons prononcé le mot « sacré » ; est-ce bien le mot qui aurait dû être employé ? Nous croyons que oui, parce que cette partie de la tablette est censée recueillir et conserver le dernier souffle du moribond, comme nous le verrons quand nous assisterons aux derniers moments de M. Thinh.

Le célèbre philosophe Tchou-Hi, n'a-t-il pas, d'ailleurs, dans son rituel familial, donné les formules de prières d'après lesquelles l'officiant agit comme si les esprits des aïeux défunts faisaient partie intime de la tablette ?...

En dehors des fêtes, ces tablettes sont déposées dans de petits coffrets et remisées dans un bahut ou une armoire. On ne les retire de leurs coffrets que pendant la durée de la cérémonie. Elles sont alors placées sur une sorte de trône appelé « mai » ou dans une niche appelée « khám ».

Naturellement, sur l'autel, il y a d'autres choses que les tablettes : il y a, vous le voyez vous-même, au milieu de l'autel, un brûle-parfum bourré de bâtonnets d'encens ; à droite et à gauche deux supports qui doivent l'un, recevoir le bol contenant trois noix d'arec fraîches (ou dix morceaux de noix d'arec sèches), et une feuille de bétel ; l'autre, le bol contenant de l'eau pure.

De l'eau pure ? Mais oui, écoutez ce que dit le très vieux livre des Rites : l'eau a la première place parmi les offrandes et on l'appelle la liqueur azurée. Dans les sacrifices et les offrandes rituelles, les liqueurs les plus estimées passent après « la liqueur obscure » (c'est-à-dire l'eau des puits) et après l'eau pure qui aurait été, d'après la mythologie, extraite de la lune par un mandarin armé d'un miroir métallique.

Que de choses à glâner dans ce vieux livre des Rites !...

... Devant l'autel et sur une petite table-tabouret (mâm trệ), on déposera les offrandes proprement dites (*table* 2).

Enfin, sur la troisième table, entièrement sculptée, laquée rouge et or, voyez ce tableau de forme rectangulaire sur lequel on a disposé trois supports en bois, munis de couvercles. Soulevez ces couvercles vous verrez trois petites tasses bleu de Chine destinées à recevoir, le moment venu, l'alcool sacré, distillé spécialement pour cette cérémonie. Ce plateau s'appelle « mâm dài ».

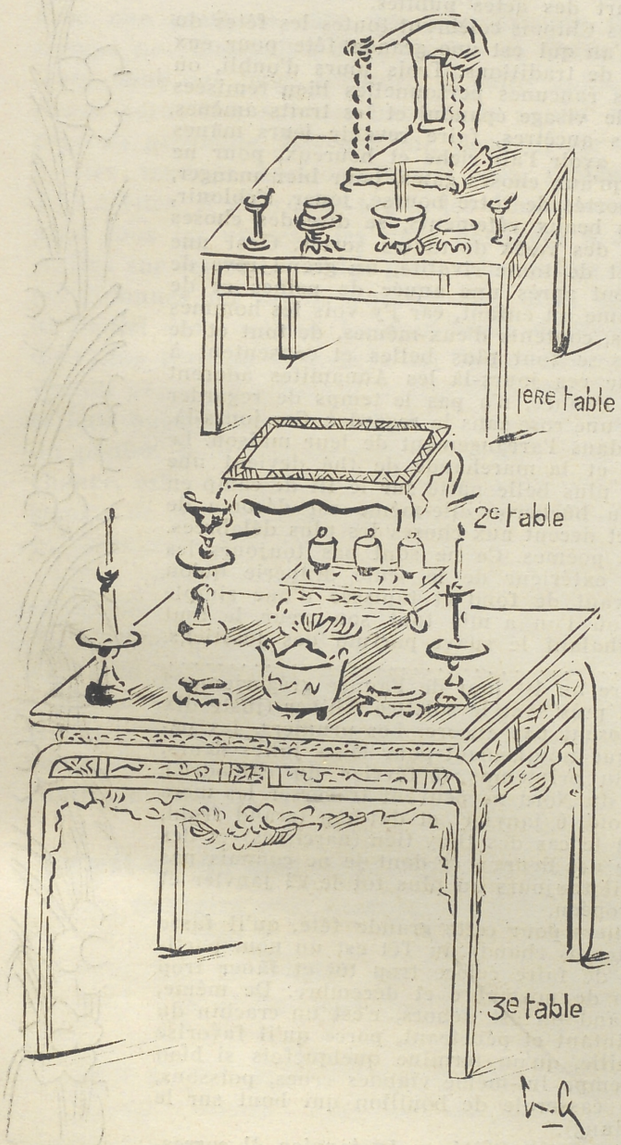
En avant, un vieux bleu de Chine, rempli de fruits, oranges, bananes, mains de Bouddha ;... plus en avant, nous retrouvons les mêmes objets que ceux déposés sur la première table, sur l'autel proprement dit.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

C'est devant cet autel que dans un instant M. Thinh va officier.

.....

Voici que la terre d'Annam s'est mise à trembler. Devant chaque demeure, maison de tuiles ou modeste paillote au toit de chaume, les longs pétards chinois, immenses chapelets formés de



centaines de petits pétards longs de cinq centimètres à peine, fusent, crépitent de tous côtés. Bientôt, dans toutes les cours, devant toutes les portes, vont s'amonceler petit à petit, d'incroyables détritus de bouts de papier rouge, de petits pétards éventrés, encore tout fumants. On prendra soin de ne rien balayer durant ces quatre jours de fête afin que les visiteurs qui se présenteront, constatent par eux-mêmes que M. Thinh a bien fait les choses !

.....

Et tandis qu'au dehors le crépitement des pétards devient de plus en plus assourdissant, dans sa maison, M. Thinh, entouré de tous les siens, debout devant l'autel, officie !

D'une voix lente, les mains jointes, M. Thinh annonce aux mânes des ancêtres, qu'en cette nuit de fin d'année, il vient se prosterner devant les tablettes, renouveler les serments qu'il fit les années précédentes, depuis qu'il a l'honneur d'être le chef de famille, et qui concernent la piété filiale.

Il exécutera, sans la moindre hésitation, avec une sérénité surprenante, les divers rites prévus, tandis que son fils Minh qui sait — car son vieux professeur et son père le lui ont dit — qu'un jour, c'est à lui qui reviendra l'honneur de remplacer son père disparu, attend, immobile, semblable à une statue, le moment où il ira s'écrouler devant l'autel et par trois fois frapper son front contre le sol de terre battue.

Mme Thinh est là aussi, escortée de ses deux filles. Elle aussi iront s'asseoir sur la natte de jonc bordée de soie rouge, en repliant sur le côté leurs jambes aux pieds nus, et s'inclineront jusqu'à terre, pour saluer en tremblant les mânes des ancêtres défunts !

Avant leurs prières, tous se sont purifiés : ils ont, à grande eau, lavé leur longue chevelure noire, et procédé à de larges ablutions. Qui donc oserait paraître, devant ces tablettes, vêtu de vêtements déchirés et le corps couvert de boue ? Ne serait-ce pas méconnaître les principes sacrés sur lesquels repose cette piété filiale qui, aux yeux des Sages de l'antiquité, est le premier de tous les devoirs ?

La piété filiale, nous apprendra le vieux livre des Rites, comprend trois degrés : Respecte tes parents ; ne les déshonore pas, soigne-les et viens-leur en aide. Si tu remplis ces devoirs, ta vie durant, alors tu seras « hiếu », un fils qui sait ce qu'est la piété filiale.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

JOUR DE L'AN ANNAMITE

par NGUYỄN-VĂN-VĨNH (*Année du Singe, 1932*)

MALGRÉ toutes les raisons qui doivent inciter les Annamites à compter les jours suivant le calendrier grégorien, et malgré les décrets les plus impératifs des nouveaux gouvernements chinois, les Chinois et les Annamites continuent à observer le calendrier lunaire dans leur vie privée, dans les relations commerciales et, chez nous, encore dans la plupart des actes publics.

Malgré les interdictions les plus sévères, les Chinois célèbrent toutes les fêtes du calendrier lunaire et notamment le jour de l'an qui est une grande fête pour eux et pour nous, grande fête pleine de poésie et de traditions. Trois jours d'oubli, où les plus graves soucis sont laissés de côté, les rancunes personnelles bien remisées dans un coin du cœur, pour ne s'aborder que le visage épanoui et les traits amènes. Trois jours de recueillement pour évoquer les ancêtres, faire revenir leurs mânes tutélaires parmi les vivants. Trois jours pour avoir l'air riche et heureux, pour ne regarder que des spectacles gais et ne penser qu'aux choses gaies, pour bien manger, bien boire, goûter les meilleures choses à la portée de votre bourse, jouer, s'éblouir, prendre un air solennel et s'affubler des plus beaux vêtements, se dire des choses les plus aimables, s'échanger des souhaits et des vœux de toutes sortes. C'est une trêve, un armistice, un arrêt de toute lutte et de toute rivalité, un grand rêve de félicité que tout un peuple fait volontairement après une année de peines et de déboires. Je vous assure que j'aime le Têt comme un enfant, car j'y vois les hommes plus humains, meilleurs pour leurs semblables, contents d'eux-mêmes, de tout et de tous. Je l'aime surtout parce que les femmes se font plus belles et consentent à se laisser admirer. Je l'aime encore parce que ces jours-là les Annamites adorent les fleurs, ce pauvre peuple qui, durant toute l'année, n'a pas le temps de regarder les belles choses de la nature et passe à côté d'une rose sans la regarder. Ces jours-là, ils deviennent tous poètes et artistes, jusque dans l'arrangement de leur maison. Le logis le plus humble devient un petit palais et la marchande de thé devient une maîtresse de maison délicieuse, en mettant sa plus belle natte sur le lit de camp en bambou pour vous faire asseoir. La hutte du bûcheron elle-même est décorée de tout ce qu'on peut trouver qui donne un aspect décent aux choses les plus délabrées.

Il y a des autels d'ancêtres qui sont des poèmes. Ce ne sont pas toujours les plus riches. Une simple table parée du côté extérieur de la seule draperie qu'on possède dans la famille, adossée au mur servant de fond et tapissée d'une simple feuille de papier rouge ; quelques offrandes où l'on a mis tout son cœur, le tout éclairé d'un lumignon de rien du tout et exhalant le suave parfum des joss sticks.

.....

Mais pourquoi tout cela ne peut-il se faire au 1er jour de l'année grégorienne ? C'est que l'année gregorienne commence à peu près avec le solstice d'hiver (juste dix jours après) et les fleurs de notre pays n'éclosent pas encore. Les pruniers, les pêchers, les abricotiers que nous cultivons presque uniquement pour leurs jolies fleurs, ne fleurissent que vers le commencement du printemps (5 février du calendrier grégorien). Les fleurs rares qui nous viennent du Nord ne peuvent traverser les mers qu'à la faveur des périodes tiêu-hàn (petit froid, 6 janvier) et dai-hàn (grand froid, 21 janvier) pour nous arriver à point. Tel est le cas des thuy-tiên (narcisses) et des mâu-don que les Chinois appellent la « reine des fleurs » et dont je ne connais pas le nom en français. Aussi notre Têt tombe-t-il toujours au plus tôt le 22 janvier et au plus tard le 22 février du calendrier européen.

Nous avons un temps et un ciel particuliers pour cette grande fête, qu'il fasse chaud et sec, ou froid et pluvieux. Le nôm (temps chaud) du Têt est un nôm particulier auquel nous ne reprochons que l'effet de faire éclore trop tôt et fâner trop vite nos fleurs ; il ne ressemble pas au nôm de novembre et décembre. De même, ce crachin glacé qui fait penser au logis quand on est dehors, c'est un crachin du Têt auquel on pardonne volontiers d'être suintant et pénétrant, parce qu'il favorise les longues parties de jeu de cartes en famille, qu'on termine quelquefois si bien par un dîner bouillant où chaque convive trempe lui-même viandes crues, poissons, crevettes, salades et légumes dans la grande casserole de bouillon qui bout sur le brasier installé au milieu de la table (an giung).

Une autre raison fait que le Têt ne peut pas être fêté au 1er janvier. Il correspond avec la période de repos consécutive à la fin des travaux de repiquage du riz d'été, en plaine inondée (ruông chiêm). Les habitants de régions hautes auront à ce moment-là vendu tout l'excédent de leur récolte du 10e mois et n'ont rien à faire. Le moment est donc propice pour s'amuser et manger le peu qu'on a gagné durant l'année. Les dépenses qu'on fait en prévision de cette fête et pendant cette fête mesurent l'abondance de la récolte. Si elle a été bonne, les paysans dépensent leur excédent et le commerce marche comme tout marche. Si elle a été mauvaise, ou que le riz ne se soit pas vendu comme cette année, les pauvres commerçants ne vendent rien et payent difficilement leurs dettes.

Ne criez donc pas trop contre le Têt.

Il fait vivre tout le monde quand le riz a bien poussé et qu'il a été bien vendu. Il est juste que ceux qui ont produit cette richesse en profitent et en fassent profiter toutes les autres professions.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SENTENCES PARALLÈLES

Les sentences parallèles et le Têt.

« A l'approche du Têt, on voit réapparaître, dans les marchés de l'intérieur et sur les trottoirs des villes, les pittoresques étalages des ông đồ (lettrés), calligraphes.

» Sur une petite natte étendue à terre, le lettré s'assied sur les talons, courbe l'échine et manie avec une prestesse sûre son gros pinceau qu'il trempe par intervalles dans l'encre de Chine délayée dans une large écritoire. Il calligraphie de beaux caractères sur des bandes de papier coupées au préalable. Derrière lui, pendent sur des ficelles tendues horizontalement des sentences déjà écrites. Il y en a de toutes les dimensions et pour tous les usages : les unes destinées à être collées sur les battants des portes, les autres, sur les colonnes du salon, d'autres aux deux côtés de l'autel des ancêtres. Le noir lustré de l'encre de Chine tranche nettement sur les couleurs vives du papier et rehausse le joli tracé des traits et leur harmonieuse combinaison. Pour le choix du papier, le rouge, couleur de la joie et de la chance, est employé de préférence, avec toute la gamme de ses nuances, depuis le rose tendre jusqu'au pourpre écarlate...

» Ces lettrés rédigent à l'occasion du Têt, des « câu đối » (sentences) pour exalter la douceur du printemps, les charmes du renouveau, la joie des réunions de famille, le caractère sacré du culte des ancêtres. Il en est qui y recourent pour traduire leurs pensées, leurs aspirations, leurs vœux, ou pour exercer leur humour, leur ironie contre le ridicule des gens. » (*Chỉ Qua Hồ Phủ.*)

Qu'est-ce qu'une sentence parallèle ?

« Les étrangers vous demandent : « Qu'écrit-on sur ces panneaux ?

» Pour leur en donner une idée, considérons ces deux vers de *La vigne paternelle*, de Lamartine :

Père et mère goûtaient son ombre,
Enfants, oiseaux rongeaient ses fruits.

» Au premier vers, je peux supprimer la conjonction « et » sans que sa mesure change.

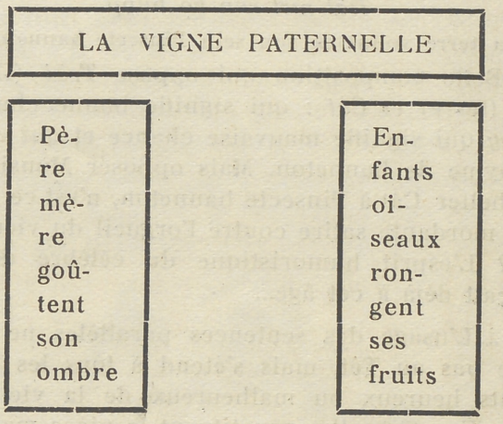
» Ce couple de vers ainsi modifié devient :

Père, mère goûtaient son ombre,
Enfants, oiseaux rongeaient ses fruits.

» Il forme une parfaite paire de « sentences parallèles », dans le goût des Chinois et des Annamites.

» En effet, « père » et « enfants », noms de deux syllabes, se répondent d'un vers à l'autre. « Mère » et « oiseaux » également. « Goûtaient » et « rongeaient », verbes de deux syllabes, — sont en regard. « Son » et « ses » — adjectifs possessifs monosyllabiques — sont placés vis-à-vis l'un de l'autre. « Ombre » et « fruits », noms d'une seule syllabe (la syllabe muette « bre » n'étant pas comptée à la fin du vers français), correspondent.

» Imaginons une tonnelle couverte d'une vigne. A ses côtés sont suspendus deux panneaux verticaux sur lesquels s'inscrivent les deux vers de Lamartine où les verbes sont mis au présent. Au-dessus est placé un panneau horizontal portant les mots : *La vigne paternelle.*



» Voilà un exemple facile qui donne une notion sommaire de la forme des sentences parallèles. Nous ne pouvons parler ici de la combinaison des sons, de la musique des vers. »

(Bùi Tiến Rĩnh, *Bulletin de l'Instruction publique*, n° 7, mars 1937.)

Bien entendu cet exemple est volontairement simpliste. Il existe en réalité toute une gamme de sentences parallèles soumises à des règles de composition très variées et assez compliquées (parallélisme synonyme, parallélisme anthitétique, parallélisme synthétique, parallélisme rythmique, sentences à deux mots comme sentences à dix mots et plus, etc.).

Le rôle des sentences parallèles dans la société annamite.

« Les *đối-liễn* (sentences parallèles) sont le premier exercice scolaire des étudiants en caractères sino-annamites. Le maître propose la première phrase et l'élève compose la phrase opposée ou parallèle.

» Par la recherche des mots correspondants, des idées parallèles ou antithétiques, par l'ordonnance et la cohésion des membres de phrases, la composition des *đối-liên* constitue une véritable gymnastique de l'esprit, très propice au développement de nos facultés intellectuelles.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

» En outre, cette composition décèle souvent la personnalité de l'élève et ses aptitudes. Ici, c'est bien le cas de dire que le style, c'est l'homme.

» Ainsi, quand l'illustre Trạng-Quỳnh n'était encore qu'un tout petit élève de cinq à six ans, un bachelier du village lui proposa un jour le premier membre du *đối-liên* suivant :

Trời sinh ông Tú Cát

(Le ciel a fait naître Monsieur le Bachelier Cat.)

phrase pleine d'orgueil qui sent le moi haïssable !

» Sans hésitation aucune, l'enfant terrible répondit tout de suite par le membre opposé suivant :

Đất nứt con bọ hung

(La terre vomit de son sein l'insecte hanneton.)

» Belle composition qui oppose *Trời* (Ciel) à Đất (terre) et *Cát* : qui signifie bonne chance à *Hung* qui signifie mauvaise chance et qui est homonyme de hanneton. Mais opposer Monsieur le Bachelier Cát à l'insecte hanneton, n'est-ce pas là une mordante satire contre l'orgueil du vieux lettré ? L'esprit humoristique du célèbre docteur perçait déjà à cet âge...

» ... L'usage des sentences parallèles ne se limite pas au Têt, mais s'étend à tous les événements heureux ou malheureux de la vie annamite. En effet, elles constituent la pièce maîtresse des cadeaux de félicitations à l'occasion d'un mariage, d'une réussite, d'une promotion... ou de condoléances à l'occasion d'un décès.

» Néanmoins les sentences parallèles ne nous livrent tout leur charme que si nous possédons des connaissances suffisantes pour en composer nous-mêmes le texte, ou tout au moins pour bien nous pénétrer des règles qui régissent leur composition.

» En face d'un site enchanteur, devant un monument historique, le lettré compose des sentences parallèles pour noter ses impressions. Il les utilise encore à la manière des épîtres ou des épigrammes pour commémorer une rencontre, pour remercier d'un bienfait, pour chanter les vertus comme pour flageller les travers et les vices de son époque.

» Naguère encore, on se complaisait à éprouver le talent littéraire des interlocuteurs en leur proposant soit de composer des *đối-liên* entiers, soit d'opposer le second membre au premier membre donné. Parfois, les pères des jeunes filles à marier soumettaient les prétendants qui leur étaient présentés au *đối-ứng-khẩu*, c'est-à-dire qu'ils leur faisaient composer séance tenante le second membre d'un *đối-liên* proposé.

» Les sentences parallèles sont écrites à même la pierre des grottes, le bois des portes, des colonnes, ou le badigeon des murs. Ou bien, selon les circonstances, on les inscrit sur du papier à fleurs, sur de la toile ; on les brode sur de la soie ; on les grave sur du bois laqué rouge et or ou noir et or ; on les incruste de nacre ou de cuivre ; on en fabrique même en porcelaine ou en verre.

» Les amateurs de sentences parallèles en collectionnent non seulement pour la valeur de la matière employée et pour le fini de l'exécution, mais encore pour la beauté du texte et pour l'art de la calligraphie. » (*Chỉ Qua Hồ Phủ.*)

***

Voici pour terminer une sentence parallèle composée en 1941 par un lettré tonkinois en renom et inspirée directement par la Révolution Nationale. Nos lecteurs annamitisants l'apprécieront à sa valeur,

Đem cách ngôn mượn làm thú nghênh xuân, Cần Lao, Gia Đình, Tổ Quốc, ba vấn đề, Nam Pháp cũng cùng chung nghĩa vụ.

Mở Đại Học thử tìm câu gian Tết, thành chỉnh, tu tề, trị bình, tám điều mục, Đông Tây nào có khác phương trâm.

La traduction, si tant est qu'elle puisse être traduite, pourrait se rendre ainsi :

« Prenons les paroles du Maréchal et goûtons le plaisir de leur lecture à l'occasion du printemps : Travail, Famille, Patrie, ce triptyque est un devoir commun pour Français et Annamites.

» Ouvrons la *Grande Etude* et cherchons une sentence pour le Têt : dévouement et droiture, perfectionnement de soi-même et ordre dans la famille, administration du pays et paix dans l'univers, voilà huit chapitres qui ne forment qu'un même dogme pour l'Orient et l'Occident. »



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

EN MARGE DU TÊT

PAGES OUBLIÉES

par L. S.

En janvier 1914, débarquait à Hué un petit groupe de touristes de marque, parmi lesquels le baron d'Adelsward, alias comte Jacques de Fersen, descendant par sa mère de celui qui fut ambassadeur de Suède à la cour de Louis XVI, et deux demoiselles Roosevelt, cousines germaines de Théodore Roosevelt, président de la République des Etats-Unis. Ils accomplissaient un voyage aux Indes, en Chine et au Japon et avaient décidé de visiter l'Indochine. C'était à l'époque un geste méritoire, car ce pays était encore presque ignoré, pour ne pas dire dédaigné, non seulement des grands touristes mais encore de nos représentants dans les pays d'Extrême-Orient.

Je ne m'étendrai pas sur la personnalité du comte de Fersen. Il est suffisamment connu comme écrivain. Quant aux deux dames américaines, malgré leur âge — 80 et 70 ans —, elles étaient restées jeunes d'esprit, alertes et enjouées, surtout l'aînée, Miss Kath.

Naturellement, ils étaient chaudement recommandés auprès du Résident Supérieur en Annam, qui avait mis à leur disposition, pour visiter la capitale et les environs, un fonctionnaire de son Cabinet.

De Fersen était jeune, beau et immensément riche. Sa distinction native, son élégance raffinée et ses manières de grand seigneur conquirent rapidement la haute société annamite de Hué. Avant de faire ses visites, il s'informait dans le détail des personnes qu'il allait voir, de leur situation sociale, de leur rang, de leur grade, de leur titre nobiliaire et de leur degré de parenté avec l'Empereur. Il ne manquait pas, s'inclinant en profonde révérences — genou à terre quand il s'agissait d'une princesse du sang — de donner à chacun l'appellation appropriée : « Altesse Impériale », « Monseigneur », « Monsieur le Marquis », « Monsieur le Comte », « Excellence », etc... Adolescent, il avait fréquenté le Palais de Stockholm et il était très familiarisé avec les usages de cour. Aussi obtint-il un réel succès auprès des dignitaires annamites et des membres titrés de la Famille Impériale.

Pendant son séjour à Hué, les journées et les soirées furent bien employées : visite des palais, tombeaux, pagodes, temples ; promenades en sampan sur la rivière des Parfums avec musique et chants, achat de curios, etc...

Mais tout ceci n'aurait qu'un intérêt secondaire s'il ne s'était produit, au moment du Têt, un incident burlesque où furent mêlées les demoiselles Roosevelt ; elles en furent même les héroïnes, si l'on peut dire.

De Fersen avait reçu une invitation officielle pour assister à la cérémonie qui se déroule au premier jour de l'année annamite, dans le palais Thai-Hoà (présentation des vœux à Sa Majesté par le Chef de l'Administration locale et salut au Trône par les mandarins). Comme les deux cousines du Président s'étonnaient de n'avoir pas été conviées, on leur expliqua que le rituel de la cour n'admettait pas les dames aux cérémonies de cette nature, en raison même de leur caractère sacré ; que par contre, elles pourraient assister aux fêtes et réjouissances publiques de l'après-midi.



Le Comte de Fersen,
(D'après une photographie de l'époque.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais elles étaient entêtées et s'obstinaient. « Qu'on fasse au moins exception pour nous, insistaient-elles, qui sommes venues de si loin et qui, par nos liens familiaux, offrons toutes les garanties de moralité désirables ». On eut beaucoup de peine à leur faire entendre qu'il s'agissait d'une interdiction formelle à l'égard du sexe faible, puisqu'aussi bien ni l'Impératrice, ni la femme du Gouverneur Général ou du Résident Supérieur ne pouvaient y assister. Il y eut des pleurs et des grincements de dents. Le malheureux attaché au Cabinet ne savait plus où se fourrer. Mais passons...

Alors que la cérémonie se déroulait dans un recueillement impressionnant, on aperçut à un moment donné dans le parc, dissimulées derrière un bouquet d'hibiscus, deux silhouettes surmontées de vastes chapeaux (c'était la mode à l'époque). Scandale ! Le garde principal de service reçut l'ordre de refouler les deux curieuses que l'on vit sortir de leur cachette confuses et honteuses. On sut plus tard que, malgré la consigne, elles avaient quand même voulu, en bonnes Américaines, « jouer leur chance ». Celle-ci s'était présentée sous les auspices d'un individu dont les anciens se souviennent certainement et que tout le monde appelait « Tape-à-l'œil » parce qu'affligé de strabisme. Il était vaguement employé par l'hôtel Morin et servait à titre personnel indifféremment de guide ou de proxénète. Pressenti par les deux demoiselles opiniâtres, il répondit tout naturellement : « Y en a moyen ». Le pourboire était copieux et l'affaire valait le risque à courir. Alors, « Tape-à-l'œil » suivi des deux étrangères, se présenta dignement et d'un air autoritaire à la porte Est (1) du Palais et en imposa au gradé de la Garde royale, chef de poste à l'entrée, en lui annonçant que les deux dames étaient de haute naissance et avaient été autorisées par Sa Majesté à pénétrer dans le Palais pour regarder de loin la cérémonie. Elles devaient s'abriter derrière un écran de verdure qui les dissimulerait aux yeux des autorités. Le subterfuge réussit tout d'abord à merveille. Mais, hélas ! on vient de voir de quelle façon lamentable se termina l'aventure.

De Fersen profita de l'occasion pour rappeler assez sévèrement aux « deux cousines » que si, dans leur pays, la considération était subordonnée à la fortune, il n'en était pas de même ici où certaines faveurs ne pouvaient s'obtenir même à grands coups de dollars. Et l'incident se termina par une crise de nerfs de la cadette.

Mais reprenons notre récit au palais Thai-Hoa où, comme nous l'avons dit, la cérémonie se déroulait dans la plus grande solennité.

A la vue du jeune empereur de quatorze ans, assis sur son trône, immobile comme une statue, drapé dans une magnifique robe de brocart jaune-or et coiffé d'un bonnet où scintillaient diamants et pierreries, de Fersen resta interdit. Pendant toute la cérémonie, qui dura une heure, il paraissait en extase. Les rites solennels accomplis, alors que nous regagnions la ville, il me confia que jamais il n'avait ressenti impression aussi intense et éprouvé pareille émotion. « A un certain moment, ajouta-t-il, je ne sais ce qui m'a retenu de me précipiter sur les marches du trône pour baiser un pan de la robe de l'empereur. J'étais littéralement transporté. Mais j'en veux à un coquin de petit prêtre — ce sont ses propres paroles — qui se trouvait devant moi et qui ne cessa de bavarder pendant toute la cérémonie. Il aurait mérité qu'on lui tordît le cou ».

Ah ! « coquin de petit prêtre », vous l'avez échappé belle ! Ne me gardez pas rancune pour vous avoir caché jusqu'ici le danger dont vous fûtes alors menacé et continuez de vivre en paix au milieu de vos livres, de vos études, de vos plantes et de vos souvenirs. Votre meurtrier... en paroles a quitté l'Indochine en cette même année 1914 pour regagner sa luxueuse « villa Lysis », à Capri, près de Naples.

C'est là que, neuf ans plus tard, en décembre 1923, il devait trouver une mort qui fut aussi étrange que l'avait été son existence. L'affaire fit grand bruit car la sœur du baron d'Adelsward était mariée au sénateur italien marquis Capece Minutolo di Bugnano.

De Fersen est l'auteur de plus de vingt ouvrages dont plusieurs ont été très appréciés. Paul Viviane (Crayssac) lui a consacré dans *France-Indochine* des 1er et 8 février 1933 un bel article.

(1) La porte Hiên-Nhon, par où pénètrent les touristes qui viennent visiter le Palais Impérial.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 10 AU 17 JANVIER 1944

Pacifique.

Les combats terrestres qui se déroulent actuellement tant en Nouvelle-Guinée qu'en Nouvelle-Bretagne et dans l'île Bougainville, ne progressent que très lentement par suite des difficultés de ravitaillement rencontrées par les Alliés.

La base d'Arawé, sur la côte sud de Nouvelle-Bretagne, a changé plusieurs fois de mains au cours des huit derniers jours.

— Dans les airs, l'activité aérienne nippone s'est poursuivie par une série de raids effectués sur les bases avancées alliées suivantes :

L'île Tarawa, dans l'archipel Gilbert, les 8 et 11 janvier ;

— Les têtes de pont du cap Gloucester et du cap Merkus, le 8 janvier ;

— L'île Mono, le 12 janvier ;

— L'île d'Abomana, dans l'archipel Gilbert, le 11 janvier ;

— Mabzab, Marawasa, et Tembi, en Nouvelle-Guinée, le 15 janvier.

L'aviation alliée, de son côté, a bombardé :

— Rabaul, les 7, 9 et 12 janvier ;

— Kendar, dans les Célèbes, le 9 janvier ;

— Kwadjelin, dans l'archipel Marshall, le 12 janvier ;

— Madang, le 10 janvier, et Mugil, le 12, en Nouvelle-Guinée.

Birmanie.

Les troupes alliées combattant sous les ordres de l'amiral Lord Louis Mountbatten se sont emparées de la base japonaise de Maungdaw, le 11 janvier, à proximité de la frontière sud-orientale des Indes.

Cette base était aux mains des Japonais depuis près d'un an.

Italie.

Les armées alliées engagées sur ce front ont remporté, cette semaine, un succès local d'une certaine importance dans leur offensive dirigée le long de la route Rome-Mignano, à travers le massif des Abruzzes.

— La ville de Cervaro, à 5 kilomètres au sud-est de Cassino, ainsi que plusieurs hauteurs dominant cette dernière ville ont été occupées le 11 janvier, après une série de combats acharnés.

— La situation sur le reste du front n'a subi que peu de changements.

Russie.

L'offensive d'hiver qui se déroule actuellement sur une distance de 500 kilomètres, dans la partie centrale du front, a permis aux Russes de remporter de nouveaux succès, au cours de ces huit derniers jours.

— L'armée du général Rokossovsky, après trois semaines de répit, est passée de nouveau à l'attaque dans le secteur situé au nord des marais du Pripet, et s'est emparée de la ville de Mozyr, ainsi que de l'important nœud ferroviaire de Kolinkovichi, le 14 janvier, sur la ligne Jitomir-Jlobin-Mogilev.

Cette armée poursuit maintenant son avance en direction de Pinsk, dans un mouvement combiné avec les troupes du général Vatutin, combattant en Ukraine.

Ces dernières sont, en effet, parvenues à élargir le saillant qu'elles avaient pratiqué dans les lignes allemandes au début de ce mois, et à établir une ligne de front qui s'étend maintenant sur une distance de 120 kilomètres de part et d'autre de Sarny, à 60 kilomètres à l'intérieur de l'ancien territoire polonais.

La prise de Kostopol, le 16 janvier, a amené l'extrémité sud de cette ligne à moins de 30 kilomètres au nord-ouest de l'importante gare de Rovno.

— Au sud de Jitomir, un violent engagement de chars et de blindés se déroule depuis plus d'une semaine aux environs de Vinnitsa, centre de résistance allemand couvrant la partie la plus menacée de la ligne Odessa-Varsovie, devenue vitale pour les troupes allemandes situées dans la boucle du Dniepr.

EN FRANCE

8 janvier. — Les « Jeunes de l'Europe nouvelle » viennent de tenir à Vichy un congrès régional qui, spécialement réservé aux sections de la zone Sud, a réuni plus de cinq cents participants. Le 8 janvier, après un défilé dans les rues de Vichy, les représentants des sections de la zone Sud ont reçu des drapeaux symbolisant l'attachement qu'ils portent à leur patrie et à leur idéal.

Le 9 janvier au matin, les congressistes ont assisté à la cérémonie du salut aux couleurs et ont manifesté à cette occasion leur attachement au Maréchal de France, Chef de l'Etat.

Le Congrès a pris fin dans l'après-midi par une séance solennelle au cours de laquelle de nombreux orateurs se sont fait entendre. A l'issue de la séance, les « Jeunes de l'Europe nouvelle » ont adopté un ordre du jour assurant une fois de plus leur fidélité au Maréchal Pétain et la confiance qu'ils ont dans les destinées de la France.

~

9 janvier. — M. Sisley Huddleston, ancien correspondant du *Times* en France, a fait le 9 janvier, au centre universitaire méditerranéen, une conférence dans laquelle il a exposé les raisons de ses sentiments passionnés pour la France. Il a exprimé le souhait que dans une Europe Unie, héritière du message de la Grèce, la France puisse, en liberté et indépendance, continuer d'exercer à travers le monde sa mission humaine et prendre sa part à l'élaboration d'une société meilleure qui serait faite pour l'homme et non au seul bénéfice de la société.

~

10 janvier. — Le Maréchal a reçu M. Krug von Nidda, ministre d'Allemagne auprès du Gouvernement français, qui, appelé à d'autres fonctions, quitte Vichy après un séjour de deux ans.

~

Les progrès dans les sciences, notamment en astronomie physique, au cours du siècle écoulé, ont rendu les multiples et les sous-multiples du mètre hors de proportions avec les longueurs que les physiciens astronomes ont à mesurer. Aussi de nombreuses nouvelles unités de longueur spécialement choisies ont été utilisées par les savants : l'année lumière, le parsel, le micron. Toutefois, il n'y a pas d'unité universellement employée. Or, le 10 janvier, à l'Académie des Sciences, un membre de la Société a présenté un nouveau système de mesure inventé par un Français, M. Léon Gallou, et dont l'originalité consiste en ce que les mesures fixées par le savant : Le « spat » et le « stigma », destinés respectivement à la mesure des espaces interplanétaires et du domaine de l'analyse spectrale ainsi qu'à la mécanique des atomes, seraient employées avec les préfixes habituels. Elles comporteraient donc des multiples ou sous-multiples : kilospat, millispat, metastigma, millistigma appropriées aux mesures que la science moderne impose aux astronomes physiciens.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

13 janvier. — A l'occasion de la nouvelle année, M. Pierre Taittinger avait exprimé au Maréchal le respectueux attachement de la ville de Paris. En réponse à ces vœux, le Maréchal a adressé au Président du Conseil municipal un message témoignant sa sollicitude à l'égard de la population parisienne.

Ma pensée, a dit notamment le Maréchal, *est près de la population parisienne qui supporte avec courage tant d'épreuves et le témoignage de son attachement m'est particulièrement précieux. Je lui adresse du fond du cœur mes affectueuses pensées et l'expression de ma sollicitude.*

~

Sous le patronage de l'Institut des études corporatives, l'ancien président de la confédération générale du patronat français, M. Gignoux, a fait une conférence mardi sur « l'initiative privée en régime corporatif ». Il a démontré que le régime corporatif réalise une synthèse harmonieuse des avantages du régime collectiviste et de ceux du régime libéral. Il a souligné que, loin de supprimer l'initiative privée, le corporatisme l'oriente en faveur de l'intérêt général.

Le régime corporatif répond ainsi à l'esprit individualiste français traditionnel et ressuscite en même temps le vieil esprit communautaire des corporations. Il ne retourne pourtant pas vers le passé, mais s'adapte au contraire aux nouvelles conditions sociales et économiques issues du développement industriel.

~

14 janvier. — Devant l'intensité des bombardements auxquels sont soumises certaines régions côtières, le Gouvernement vient de décider que, par délégation spéciale du Chef du Gouvernement, du ministre, secrétaire d'Etat à l'Intérieur, et du ministre, secrétaire d'Etat aux Finances, les préfets départementaux intéressés sont autorisés à prendre immédiatement toutes les mesures pour assurer la protection des populations civiles françaises menacées.

Ils sont notamment habilités à accorder aux familles nécessiteuses des facilités spéciales pour se mettre à l'abri.

~

M. Drieu Larochelle consacre dans l'hebdomadaire *Révolution Nationale* un article à l'hostilité que l'Angleterre a toujours témoignée aux tentatives d'unité politique qui se sont manifestées en Europe depuis trois siècles.

Exposant le danger mortel que cette hostilité fait actuellement peser sur l'Angleterre elle-même, il écrit notamment :

Comme le disait le Daily Mail, *il y a quelques jours, « celui qui domine le triangle Dantzig-Constanza-» Trieste est maître de l'Europe ». Or, ajoutait amèrement ce journal, « l'Angleterre ne peut pas domi-» ner ce triangle : 1° parce qu'elle ne possède pas une » force militaire suffisante ; 2° parce qu'elle ne peut » pas employer les moyens de pression politique qui » sont seulement à la disposition d'un Etat totalitaire » et socialiste ».*

Buttée dans sa lutte contre l'Allemagne, poursuit M. Drieu Larochelle, l'Angleterre préfère voir les bolcheviks à Dantzig plutôt que les Allemands. Pour voiler ce tragique terme, elle s'imagine qu'elle pourra maintenir devant Calais le glacis européen et que, si le glacis ne tient pas, l'U.R.S.S. respectera en elle un Dominion américain.

~

Sous le haut patronage du Maréchal Pétain, Chef de l'Etat, et de l'amiral Bléhaut, secrétaire d'Etat à la Marine et aux Colonies, le « Secours National » offrira un déjeuner aux Indochinois de Paris et de sa banlieue pour leur permettre de célébrer en commun leur fête traditionnelle du Têt, qui aura lieu les 27, 28 et 29 janvier 1944.

~

Selon le bilan du bombardement de Toulon, arrêté à la date du 4 janvier 1944 : 455 immeubles ont été atteints par des projectiles, 180 ont été détruits.

Le nombre des morts s'élève à 437 dont 239 hommes, 148 femmes et 50 enfants.

Les sinistrés, dont le nombre s'élève à 10.123, ont reçu environ 12 millions de francs à titre de premiers secours.

Enfin, depuis le bombardement, la population de Toulon est tombée de 180.000 à 75.000 habitants.

~

M. Paul Creyssel, secrétaire général à la Propagande, a donné sa démission qui a été acceptée.

~

M. André Masson, commissaire général aux prisonniers rapatriés depuis un an, a résigné ses fonctions. Le secrétaire général au Commissariat assurera l'intérim sous le contrôle d'un comité directeur jusqu'à la désignation du nouveau commissaire général.

~

Le 14 janvier, à l'ambassade d'Allemagne, en présence de M. Otto Abetz, ambassadeur, et de nombreuses personnalités françaises et allemandes, le docteur Dietrich, chef de la Presse du Reich, recevant les journalistes français a prononcé un discours dans lequel il a dit notamment :

La France est une nation typiquement européenne, son peuple est européen, son génie et sa culture sont européens. De même que l'Europe reste inconcevable sans la participation de la France à sa vie et à sa civilisation, de même l'avenir de la France apparaît aujourd'hui inconcevable sans une Europe nouvelle. Dans la nouvelle Europe, la France rénovée prendra la place dont elle est digne pour le bien de tous et de chacun. Une telle attitude répond au principe vivant de la nation française qui loin de se figer dans un traditionnalisme rétrograde a toujours donné tant de combattants révolutionnaires au progrès européen dans le déroulement de son histoire.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Ne jouez pas avec le « phở ».

« Il n'y a pas de sot métier, il n'est que de sottes gens. »

Pourtant il existe dans l'interprétation de ce dicton une honorable mesure inaccessible à la conscience de Tran-van-X...

Aussi fut-il extrait la semaine dernière de prison pour être jugé... correctionnellement.

Oh ! Tran-van-X... n'est pas plus méchant qu'un autre, il pratique même le bien à sa façon. Pensez donc, pour dix cents, il vous eût servi, voici seulement quelques jours, une pleine soupière de « pho ». D'excellent « pho » à donner l'avant-goût de la faillite à ses concurrents. En effet, Tran-van-X... avait littéralement pompé toute leur clientèle et, un jour l'un, un jour l'autre, ces malheureux, de guerre lasse abandonnèrent la place, leur marmite lourde d'une soupe incomprise.

Incomprise, car trop chère : quinze sous leur petit bol ! Quels mercantis ! Ainsi notre homme devint-il le « roi du pho » de la rue des Voiles. Certain richard, très près de ses piastres, lui aurait même garanti

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

selon la rumeur publique un abonnement d'un mois à 7 piastres les trente pho. C'était vraiment donné.

« Mes clients y trouvaient leur compte », ne cessa de répéter Tran-van-X... à l'audience. « Ils s'estimaient satisfaits ». Or ce qu'il y a de plus effarant dans cette histoire, c'est que véritablement ses clients étaient satisfaits. Ils l'étaient tellement qu'ils vinrent à l'audience, cités par la défense, l'affirmer dur comme pierre à briquet.

« Je n'ai jamais mangé d'aussi bon pho », assura le premier planton à la Résidence supérieure.

« Avec Tran-van-X..., non seulement je profitais de la qualité, mais aussi de la quantité », certifia l'ordonnance de certain chef de bataillon, gourmet, s'il en est un.

« Grâce à Tran-van-X..., et à ses soupes copieuses et bon marché, j'ai pu économiser une piastre cinquante par mois et ceci pendant presque un an, précisa certain comptable d'une importante maison de commerce.

« Mais enfin, bonnes gens, s'écrie à un moment donné le Président, elle ne vous dégoûtait donc pas cette soupe, cette soupe... de rat ? »

Du coup, l'un des assesseurs — sans doute ignorait-il un peu, un tout petit peu, le dossier de l'affaire — eut un haut-le-cœur caractérisé. La Cour, en partie, se trouvait mal. Il fallut suspendre l'audience.

Ainsi, sa bonne soupe, c'était du « pho » de rat. Du coup, je dévisageai Tran-van-X... comme s'il se fut agi d'une bête curieuse. Puis j'abordai son avocat, un ami.

« Dites donc, drôle de client !

— Oh ! un petit rien cette soupe, un... hors-d'œuvre.

— Un hors-d'œuvre ! Ciel ! » Et, à mon tour, je vis tout tourner autour de moi. J'eus tout de même la force d'écouter l'avocat poursuivre ses explications :

« Le « pho », c'est, en effet, un hors-d'œuvre pour la bonne bouche de la Cour, car Tran-van-X... n'était pas seulement marchand de « pho » de rat, Tran-van-X... était aussi marchand de pierres à briquet.

— Qu'y a-t-il de répréhensible à cela ? » demandais-je.

Alors, sur un ton dégagé, je subis un petit cours pratique sur les qualités exigées du ferro-cérium. En résumé, le ferro-cérium doit faire des étincelles.

« Or, celui de Tran-van-X... était ignifugé ou presque. C'étaient tout simplement des petits bouts de fil de fer. »

Voilà pourquoi Tran-van-X... est également poursuivi. Alors certain jeune stagiaire, attentif à notre conversation, eut ce mot de la fin :

« En somme, votre client, mon cher confrère, avait trop de « pho », pour les gourmets et pas assez de feu pour les briquets. »

C'est ce qu'aura estimé la Cour, car Tran-van-X... médite actuellement à l'ombre sur les conséquences de ses étranges pho... sphorescences.

J. G. L.

(L'ACTION, 13 janvier 1944.)

Le margouillat.

Il est au pays du Dragon,
Un petit lézard minuscule
Sillonnant les murs et plafonds
En des postures ridicules.
Surgi d'un cadre ou d'un tiroir,
Vous le chassez ; mais peu farouche,
Le voilà sur votre miroir,
Sur vos rideaux, telle une mouche.

⁂

C'est un petit croassement
Dont il salue un éphémère,
Et c'est d'un œil concupiscent
Qu'il en suit la ronde légère ;
Mais soudain, à pas de velours,
Il part en rampant en oblique,
Hors de l'ombre de l'abat-jour,
S'attaquer à quelque moustique.

⁂

Il lui advient de rudes chocs,
Lorsque du plâtre il se décolle ;
Mais à peine remis de son « floc ! »,
Il fuit dans une course folle.
A l'heure où chante le grillon
Le soir, il sort de sa cachette,
Il dort le jour, ce cendrillon ;
Quelle étrange petite bête !

André BOURGE.

(L'ACTION, 13 janvier 1944.)

Honneur aux jeunes.

On avait beaucoup médit des jeunes Français en Indochine :

Ceux qui ne les connaissaient pas ou ceux-là même qui n'avaient peut-être pas fait pour eux tout ce qu'ils auraient pu.

Or l'orage est venu et les jeunes ont volontairement répondu : présents ! Les seize à vingt-cinq ans des deux sexes, ont adhéré au secourisme et l'esprit scout a été l'animateur de tous. Dans les malheurs qui nous ont assaillis, nous serions bien coupables si, avant toute parole officielle, nous ne leur adressions pas ici félicitations et encouragements.

⁂

Et ils ont été présents, à la française ! c'est-à-dire que, avec cran, sans un mot déplacé, sans forfanterie, ils ont sans hésitation ni défaillance fait face aux exigences de l'insolite besogne, dans toute sa laideur et toute sa peine. Jusqu'à exténuation, de nuit et de jour, ils ont enlevé et cherché les blessés dans la boue, les décombres et même la flamme. Ils ont enlevé les morts. D'aucuns ont même donné volontairement leur sang pour les transfusions. Les docteurs et les infirmières, mieux entrainés, les ont acceptés pour frères.

Et ces morts, ces innocents, dimanche, étaient des Indochinois et c'étaient de pauvres gens. Les fils de nos compatriotes ont démontré par le dévouement anonyme, prodigué à la limite du possible, que l'esprit de charité humaine existe encore quelque part dans le monde, au moins chez les cœurs français. S'il était un Annamite pour douter encore de la sincérité de l'œuvre française dans ce coin d'Asie, la journée du dimanche 12 a été probante : elle restera dans les annales de l'histoire indochinoise.

Non ! L'union franco-annamite n'est pas un effet oratoire ! Les jeunes Français nous en voudraient d'oublier ici le zèle des scouts et brancardiers annamites.

Jeunes Français en Indochine, votre conduite, les 10 et 12, a répondu magnifiquement aux appels du Maréchal. Vous avez montré que vous étiez les dignes fils de ceux de Verdun.

Dans la tristesse des deuils immérités, votre geste est pour nous plus qu'une consolation, il est une Espérance !

Jeunes Français, la Légion vous dit : Merci !

(LEGIONNAIRE DU TONKIN, janvier 1944.)

Echo nous dit...

Un certain M. Thalasso, auteur — grec ou turc ? — d'une anthologie de la poésie asiatique, consacre quelques pages au Cambodge. C'est bref, mais comme vous allez en juger, substantiel. Parlant des chansons cambodgiennes, cet auteur bien informé précise : « Elles sont toutes écrites en langue cambodgienne, qui est celle du dialecte annamite vulgaire agrémenté de mots malais, japonais et portugais ». Et l'auteur, entraîné par son érudition, ajoute : « Quant à la haute littérature du Cambodge elle est, comme celle de l'Annam et du Siam, rédigée en langue chinoise. »

Ceci fut écrit en 1907.

(RADIO-BULLETIN DU CAMBODGE, 6-1-1944.)

*Recherchons nos 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 163 d'*Indochine.

Faire offre à la Revue.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA VIE INDOCHINOISE

L'Amiral Decoux visite à Saigon le hall de l'Information et le chantier de la Maison de la Radio.

Le Gouverneur Général a visité, le 10 janvier, à Saigon, le Hall de l'Information qui est ouvert depuis un mois place Francis-Garnier.

Le public peut y prendre connaissance heure par heure des dernières informations, suivre sur des cartes la marche des opérations, voir des photos relatives aux divers domaines de l'actualité et feuilleter la presse et les revues récentes de langues française et annamite.

Au cours de la même inspection, qui a porté sur une série de chantiers et d'installations récemment achevées, l'Amiral s'est arrêté près du terrain de la rue Richaud où vient d'être entreprise la construction de la Maison de la Radio.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

ANNAM

Marie-France, sœur cadette de Marie-Claire, Denise et Yves **Le Jariel** (9 janvier 1944).

TONKIN

Claude, fils de M. et de Mme **Grondin** (7 janvier 1944) ;

Marie, fille de M. et de Mme **Rigault** (9 janvier 1944) ;

Yann, fils de M. et de Mme **Grénès** (9 janvier 1944) ;

Jean-Claude, fils de M. et de Mme **Devaud** (13 janvier 1944).

COCHINCHINE

Alain, frère cadet de Pierre, Jean-Louis et Anne-Marie **Raphel** (11 janvier 1944) ;

Jean, fils de M. et de Mme **Acquaviva** (11 janvier 1944) ;

Michel, fils de M. et Mme **Delaune**, le 11 janvier à Saigon ;

Robert, fils de M. et de Mme **Coursault**, le 11 janvier à Saigon ;

FIANÇAILLES.

M. Georges **Dubourg** et Mlle Gilberte **Verley**, à Saigon ;

M. Camille **Moquillon** et Mlle Yvonne **Cazenave**, à Saigon ;

M. Jean **Malgora** et Mlle Germaine **d'Hervez**.

MARIAGES.

TONKIN

M. Archange **Duchesse** avec Mlle Antoine **Delaunay** (8 janvier 1944) ;

M. Jean **Noël** avec Mlle Aimée **Lion Cerf** (8 janvier 1944) ;

M. Paul **Paoli** avec Mlle Xénia **Butreau** (10 janvier 1944) ;

M. Raymond **Portejoie** avec Mlle Geneviève **Nguyên-thi-Xuan** (15 janvier 1944) ;

M. **Nguyên-duy-Quang** avec Mlle **Ky-ngoc-Lai** ;

M. **Nguyên-van-Hiêu** avec Mlle **Lê-thi-Lich** (11 janvier 1944).

COCHINCHINE

M. René **Moignant** avec Mlle Odette **Paussard** (8 janvier 1944).

CAMBODGE

S. A. R. le Krom-Luong **Sisovath Monipong** avec Mlle **Sonnary Son Diep** (6 janvier 1944).

DÉCÈS.

ANNAM

Jean, fils de M. et de Mme **Macon** (8 janvier 1944) ;

Mme **Nguyên-dinh-Hoe** (9 janvier 1944).

TONKIN

M. Auguste **Durand** (14 janvier 1944) ;

Mme **Cristiani**, née Aurélie **Salvatori** (15 janvier 1944) ;

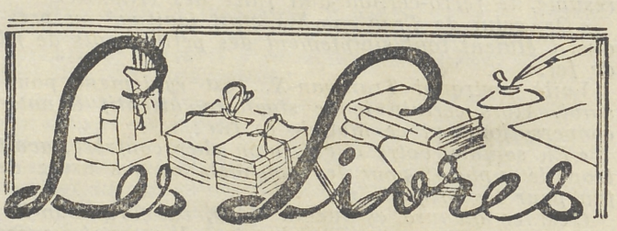
M. Jacques **Beaufort** (11 janvier 1944) ;

COCHINCHINE

M. Antoine **Salvarinadin** (5 janvier 1944) ;

Mme Louis **Sarreau** (15 décembre 1944) ;

M. **Hoang-van-Thuan** (6 janvier 1944) ;



« Bulletin du 1er semestre 1944 de l'Association des anciens élèves du Lycée Albert-Sarraut et du Collège Paul-Bert ».

Remarquablement imprimé par Taupin, ce bulletin de près de 200 pages contient beaucoup de choses intéressantes : *Sourire de la Jeunesse,* discours de distribution de prix prononcé par A. David, professeur de lettres au lycée Albert-Sarraut ; l'auteur y convie la jeunesse à offrir à la France « le sourire grave des grandes déterminations » ; *Les grandes directives de la chirurgie moderne,* intéressante conférence par le docteur Ho-dac-Di ; *La leçon de Péguy ouvrier,* par Lutèce, étudiante ; *L'expérience rooseveltienne,* par Mlle P. Selcih, étudiante en droit ; *Anciens professeurs : Emile Grandjean,* par Henry Bouchon ; *Trois semaines au pays des cerisiers,* notes de voyage par le docteur Vu-ngoc-Anh ; *Une communauté artisanale : le village du Papier,* sérieux reportage par Henry Bouchon ; *Trois semaines au pays moï,* récit de voyage par A. Lafon et F. Ortoli ; *Histoire d'un immortel annamite : Pham-Viên,* par Nguyên-van-Huyên, de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ; *La veuve et ses prétendants,* conte, par Dang-phuc-Thong ; *Le serin de mai,* poème par L. T. K. ; enfin, des lettres et chroniques et, parmi celles-ci, le texte du très amusant discours prononcé par M. Bouchon à l'occasion du dernier dîner de l'Association.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ **A. T..., à Bien-hoa.** — Nous vous remercions vivement de vos renseignements, dont nous faisons profiter nos lecteurs :

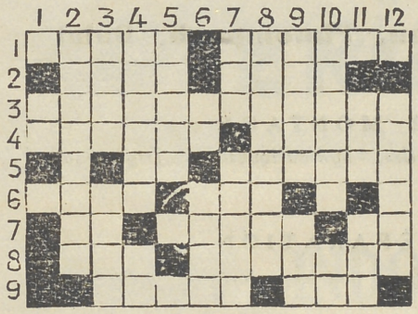
« Pour faire suite à votre documentation sur les statues de Francis Garnier, je vous signale que la ville de Saint-Etienne a inauguré vers 1900, sur la place Marengo (qui est la principale place de la ville, entre l'hôtel de ville et la préfecture), une statue de Francis Garnier qui ressemble, mais en grand, à celle érigée à Saigon.

» Lorsque le plan des jardins de la place Marengo a été modifié, cette statue a été transportée place Mi-Carême, où elle se trouve encore, si elle n'a pas été comprise dans le nombre de statues à supprimer : un des bras de Francis Garnier semblait plus long que l'autre. »

MOTS CROISÉS N° 142

Horizontalement.

1. — Etoffe — Ouest.
2. — Ouverture presque invisible — Plante.
3. — Qualifie un dépôt.
4. — Opérer l'ablation d'un viscère — Grosse montre bombée.
5. — Diphtongue — Chenopodiacée.
6. — Par le courroux d'une déesse, passa du règne animal au règne végétal — Sur la côte de l'Hindoustan.
7. — Augmenta brusquement d'une unité le cheptel argien — Marais d'Argolide, dangereusement fréquenté — Démonstratif latin.
8. — Bruit d'un instrument — Entretient la flamme.
9. — Intentas — Mat catégorique.



Verticalement.

1. — Pronom.
2. — Moment de la journée consacré à certaines libations.
3. — Pétille — Bateau.
4. — Maladie des yeux — Poids.
5. — Théâtre d'un match sensationnel entre un champion de force et un fauve réputé.
6. — Terminaison d'infinitif — Co-empereur, mis à mort par son frère et associé.
7. — Onomatopée par laquelle s'annonce un personnage comique légendaire — Prénom russe.
8. — Mets de choix.
9. — Ombre au tableau — Frère ou sœur de sa sœur.
10. — Drame pastoral — Parole brutale d'un insulaire.
11. — Maladie crytogamique de la vigne — Cours d'eau.
12. — Œuvre maîtresse d'un Mantouan.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 141

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	M	I	F	■	A	■	B	E	L	L
2	I	■	P	I	N	D	A	R	E	■
3	C	R	I	N	■	U	S	I	N	E
4	A	I	■	C	O	R	T	E	G	E
5	■	G	O	A	■	A	■	■	L	■
6	C	A	R	P	E	N	T	I	E	R
7	I	■	S	A	I	D	A	■	N	A
8	■	C	A	B	■	■	N	O	■	Z
9	P	H	Y	L	L	I	T	H	E	■
10	L	O	■	E	O	L	E	■	■	N
11	A	P	I	■	N	E	■	■	R	O
12	T	E	X	A	S	■	E	S	A	U

Lanagra

Azur comme le ciel et la mer,

les nouvelles teintes :

BISTRE, EBÈNE, BLOND, AZUR,

le Fard qui met en relief tout l'éclat de vos yeux

SANTÉ — BEAUTÉ — CHARME

SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'ENTREPRISES DE DRAGAGES
ET DE TRAVAUX PUBLICS

CIMENT ARMÉ
TRAVAUX PUBLICS ET PARTICULIERS
BATIMENTS INDUSTRIELS

SAIGON
200 — Rue de Champagne
Tél. n° 20615 R. C. Saigon 24

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Bière HOMMEL Export
Boissons Gazeuses LARUE
GLACE

sont des produits que continue à fabriquer la

SOCIÉTÉ DES BRASSERIES

ET GLACIÈRES DE L'INDOCHINE

S. A. au Capital de 4.712.400 $

En vente partout

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

-:- *Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy* -:-

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Une salle vaste et confortable

Une projection nette et audible

Des films de choix

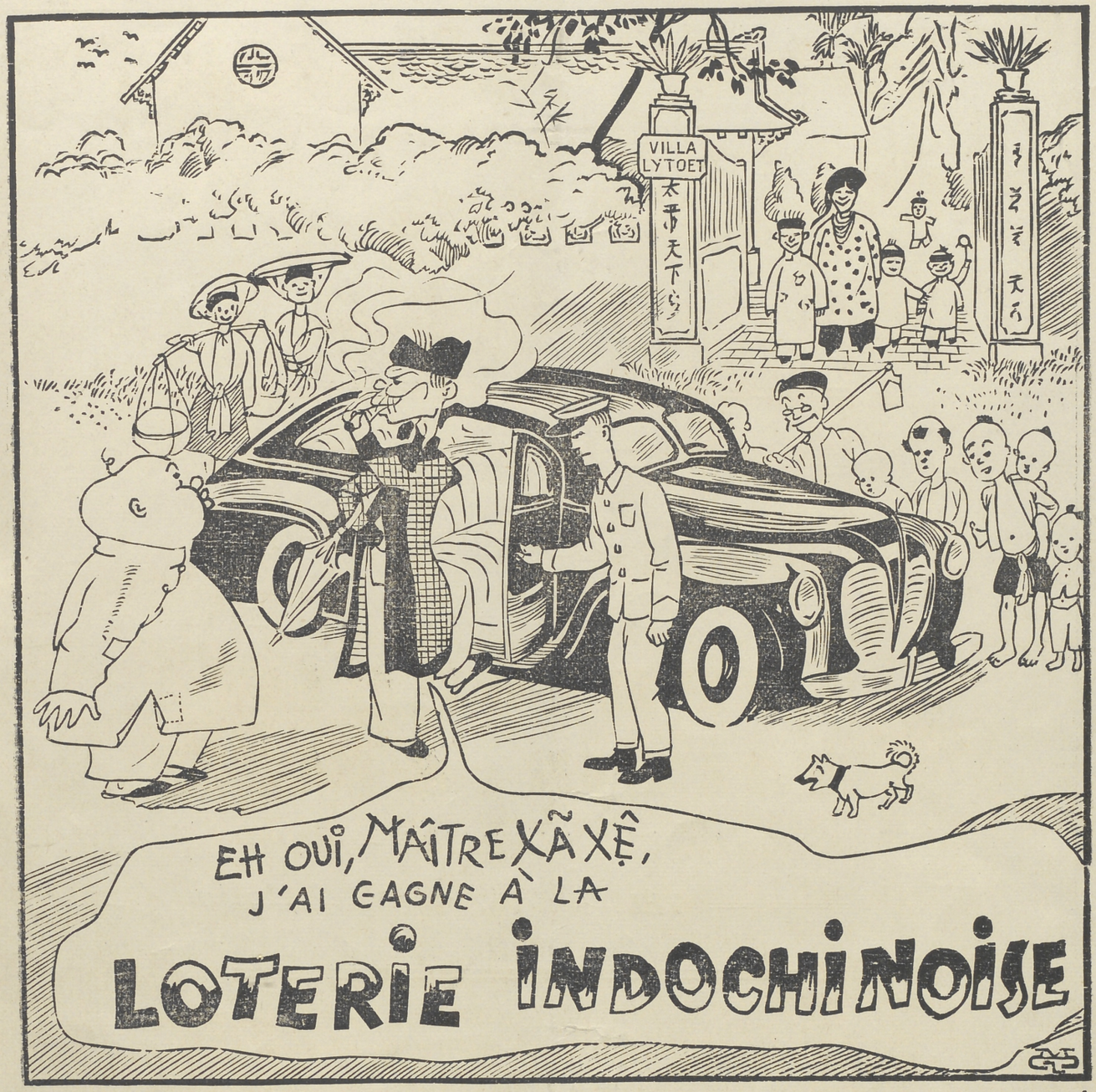
se trouvent au Cinéma **EDEN** à SAIGON — HANOI HAIPHONG - PHNOM-PENH

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.

Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, *Avenue d'Iéna*, *PARIS*

Inspection : 69, *Bd Francis-Garnier*, *HANOI*

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

OFFSET
PHOTOGRAVURE
TYPOGRAPHIE
IMPRIMERIE
TAUPIN & C^IE
8, 10, 12, RUE DUVILLIER — HANOI
TÉL. N^os 147-148

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Version tonkinoise

TRUYỆN VUA ĐINH-TIÊN-HOÀNG (968-979)

Người đã mở nền chính-thống cho nước VIỆT-NAM



1º/ — Vào giữa thế-kỷ thứ X, nước Việt-Nam thoát khỏi sự đô-hộ nặng-nề của Tầu, nhưng lại phải trải qua một thời-kỳ nội-loạn, 12 Sứ-quân tranh-dành. Dân-gian sống trong cảnh đói sợ cướp bóc.



2º/ — Có ông Bộ-Lĩnh họ Đinh, — Con quan thứ-sử ở thành Hoa-lư, Khác thường tự thủa còn thơ, — Rủ đoàn mục-thụ mở cờ bông-lau. Rập-rìu kẻ trước người sau, — Trẩn-ai đã thấy vương-hầu uy-dong.



3º/ — Ngài đứng đầu bọn trẻ trâu, thường đi đánh nhau với trẻ trâu các làng khác. Một hôm thắng trận, Ngài cho giết con trâu của ông chú để khao quân.



4º/ — Ông chú nghe tin, vác gươm đuổi đánh. Ngài chạy đến bờ sông, thì có con rồng vàng nổi lên đón Ngài, đưa sang bên kia sông. Ông chú hoảng-sợ, ném gươm sụp lạy. Bởi thế đời sau mới có câu chuyện « chú lậy cháu » và con sông ấy đặt tên là "Hoàng-long-giang".



5º/ — Một mai về với Trần-Công,
Hiệu xưng "Vạn-Thắng" anh hùng ai qua.



6º/ — Bốn phương thu lại một nhà,
Mười-hai Sứ-tướng đều là quét thanh.



7º/ — Trường-yên đầu dựng đô-thành,
Cải-nguyên là hiệu Thái-bình từ đây (968).



8º/ Mỗi năm, các quan chức Đại-Pháp lại mở "hội Trường-yên" để kỷ-niệm Vua Đinh-tiên-Hoàng, người đã mở nền phục-hưng cho nước Việt-Nam, hiện giờ vẫn thực hiện dưới bóng cờ Bảo-hộ.

IDEO-HANOI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques